

EXPOSITION

Une histoire
des téléviseurs
Page E 4



DE VISU
Dada partout
Page E 3



THÉÂTRE

Un amour de Romain Gary

Romain Gary (1914-1980), qui a écrit sous plusieurs pseudonymes, dont celui d'Émile Ajar, est l'un des auteurs phares d'André Melançon. Depuis plusieurs années, le cinéaste caressait le projet de mettre en scène *La Promesse de l'aube*, roman de l'écrivain français d'origine russe, et de confier un rôle clé à Andrée Lachapelle. Une rencontre avec Ginette Noiseux, directrice du théâtre Espace GO, ainsi qu'un patient effort de persuasion déployé auprès d'Andrée Lachapelle ont permis l'épanouissement de ce projet.

SOLANGE LÉVESQUE

Il s'appelait Roman Kacew; né à Vilnius, il préférerait dire qu'il avait vu le jour à Moscou. Immigré en France en compagnie de sa mère à 14 ans, il s'est donné le nom de Romain Gary; par la suite, l'écrivain s'inventera d'autres pseudonymes. Après *Les Racines du ciel* en 1956, le pseudonyme d'Émile Ajar lui permit de récolter une deuxième fois le prix Goncourt, 21 ans plus tard, avec *La vie devant soi*. «Comme chez Albert Camus, la quête de la dignité humaine est au centre de l'œuvre de Gary. Ces deux écrivains marquants du XX^e siècle présentent une parenté dans leur attitude face à la vie.»

Écrit à 46 ans, *La Promesse de l'aube* est un roman autobiographique où Gary va au plus près de sa vérité en explorant la relation puissante et complexe qui l'a lié à sa mère. Celle-ci adorait son fils; tout petit, elle voit déjà en lui un héros; elle décide qu'il deviendra célèbre, pressentant tous les talents dont les fées ont comblé son fils au berceau. Héros de la littérature ou de la politique, peu importe à cette femme volontaire et brillante, pourvu qu'il soit connu et reconnu pour le génie qu'elle devine en lui. Et pour créer ce grand homme dont elle rêve, la mère de Romain Gary se sent disposée à tous les sacrifices.

Né du regard d'une mère

André Melançon avait terriblement envie de raconter cette histoire qu'il résume ainsi: «*Que va devenir un enfant de six ans que ses origines juives auraient pu perdre et que, grâce à une confiance indéfectible, sa mère hisse au plus haut rang? C'est une œuvre sur la transmission, la permission, la stimulation qui permet à quelqu'un d'aller au bout de ses rêves. L'histoire d'un homme né du regard amoureux d'une mère. Cela m'a interpellé, car je suis moi-même né du regard amoureux de ma mère sur moi, raconté-il. Son admiration m'a permis de croire en moi. Le fait d'avoir une mère admiratrice est extraordinaire pour un enfant. La mère de Gary a été pour lui un catalyseur; plus "propulseuse" que castratrice. La Promesse de l'aube est l'hommage d'un fils à la mère qui lui a constamment ouvert des fenêtres.*»

Pour Andrée Lachapelle, accepter de jouer dans la pièce constitue une première en ce sens qu'elle n'avait jamais travaillé sous la direction d'André Melançon, son compagnon de vie. «Je ne voulais pas être associée à André sur le plan du travail parce que je craignais de mêler carrière et vie privée, explique la comédienne. Et puis, cette mère très présente qui fait le don absolu de sa vie à son enfant me faisait un peu peur!... Quel poids ce peut être pour un fils! Grâce à mon côté un peu enfant, exalté et naïf, grâce, également, au plaisir de retrouver la fraîcheur de l'émotion dans sa totalité et la fougue qui caractérisent les adultes restés proches

VOIR PAGE E 4: GARY

Livres et Culture



Les guitaristes Ron Wood et Keith Richards au cours d'un concert à Moncton, au Nouveau-Brunswick, en septembre 2005.

PAUL DARROW REUTERS

Tant que la viande tiendra Les Rolling Stones au Centre Bell

Ni tombées ni tombales, les vieilles pierres. Décidément, pas encore. Trois ans après la triomphale tournée *Forty Licks*, revoilà les Stones en ville. Sexagénaires, plus crevasés que le Grand Canyon, plus érodés que les menhirs de Stonehenge, mais de nouveau triomphants: la tournée *A Bigger Bang*, amorcée à Boston en mai dernier, détient déjà le record de recettes pour 2005. Et c'est reparti pour tout 2006. Tentative d'explication.

SYLVAIN CORMIER

Il y a déjà longtemps, douze, quinze ans, nous nous amusions ferme, entre collègues, à imaginer ce que serait le show des Stones arrivés à l'âge d'or. En tournée dans les centres d'accueil, forcément. Le pied de

micro de Mick lui servait de poteau pour le soluté, et le petit sac auquel on lui avait branché le tube digestif conférait à son refrain le plus emblématique — *I Can't Get No Satisfaction* — un sens plus pratico-pratique. On imaginait le *pacemaker* de Keith tirant son jus d'un vieil ampli à lampes, sur l'air de *Start Me Up*. Un brin méchamment, on casait Charlie et sa batterie dans un placard à balais où, devenu sénile, il tapait inlassablement sur sa cloche à vache le rythme de *Honky Tonk Women*. Et Ronnie? Curieusement, il n'avait pas changé du tout. Les spectateurs — les bénéficiaires — n'applaudissaient pas, faute d'énergie, mais agitaient leur pilulier. Ah ah.

Nous voilà en 2006. Ah? Les Stones désormais sexagénaires — moyenne de 62 ans, dont 40 en tant que Rolling Stones — rappellent le 10 janvier à Montréal, au cœur d'une 31^e tournée mondiale qui, lancée au printemps, a déjà rapporté

l'équivalent de 190 millions de dollars canadiens, aboulés par quelque 1,2 million de spectateurs; plus que la tournée *Vertigo* de U2. Plus que quiconque, en fait. Tout le pan européen reste à venir, sans compter l'événementiel spectacle de la mi-temps au Super Bowl XL, le 5 février prochain. Pas exactement un centre d'accueil.

Leur 31^e
tournée
mondiale
a déjà
rapporté
190 millions
de dollars
canadiens

Il n'y a toujours pas un milligramme de gras dans le corps tout en nerfs de Mick Jagger, et Keith Richards se couche encore plus tard que le reste des humains normalement constitués. Certes, Charlie Watts a combattu — et vaincu — un cancer de la gorge, mais il est fidèle au poste et sa frappe n'a pas molli. Et Ronnie Wood? Il ne rate jamais un riff et continue de vendre ses mauvais portraits de rock stars à prix d'or dans chaque ville où passent les Stones (au Salon rouge du Musée Juste pour rire, du 10 au 15 janvier). Les Stones de 2006 jouent deux grosses heures, pendant lesquelles ils

déclinent une vingtaine de titres, les incontournables pour moitié, mais aussi quelques fraîches pousses de l'album *A Bigger Bang*, quelques hommages sentis à Ray Charles, *The Night Time Is The Right Time*, et à Otis Redding, *Mr. Pitiful*, ainsi que l'habituelle poignée de bonbons mélangés: *Dead Flowers*, *Midnight Rambler*, *Live With Me*, et même *As Tears Go By*, selon les soirs. Du gros calibre.

Alors quoi? Alors c'est tout simple. «S'ils vendent toujours des disques et places de concert, écrit Philippe Chevilley dans *Les Echos*, c'est parce que le public y croit encore; parce qu'ils sont devenus l'incarnation du rock.» Les Stones durent, et leur public, ce public d'enfants de l'après-guerre dont les premiers-nés de 1946 arrivent précisément cette année à la soixantaine, les suit justement parce qu'ils durent. Tels les Stones, les enfants du baby-boom tiennent mordicus à donner l'impression qu'ils mènent leur vie comme à l'adolescence: sur les chapeaux de roues. *Born To Be Wild*,

VOIR PAGE E 2: STONES

TOUT COMME ELLE

D'APRÈS UN TEXTE DE LOUISE DUFRE
MIS EN SCÈNE PAR BRIGITTE HAENTJENS50 COMÉDIENNES SUR SCÈNE
17 AU 28 JANVIER 2006
À L'USINE 9
521.4493

CULTURE

ÉCHOS

Prix littéraire en Outaouais

Les organisateurs du Prix littéraire Jacques-Poirier-Outaouais rappellent aux auteurs de l'Outaouais et à ceux qui sont originaires de la région qu'ils doivent déposer leur manuscrit avant le vendredi 13 janvier pour l'édition 2006. Le manuscrit gagnant sera publié par les Éditions Vents d'Ouest avant la 28^e édition du Salon du livre de l'Outaouais, qui se tiendra en mars 2007. Notez que le jury n'est pas tenu d'attribuer le prix et la bourse de 2500 \$. Les écrivains peuvent soumettre leur travail par la poste à l'adresse suivante: Prix littéraire Jacques-Poirier-Outaouais, 100, rue Gamelin, Gatineau (Qué-

bec) J8Y 1V9. Les règlements du Prix littéraire Jacques-Poirier-Outaouais sont disponibles en format PDF à l'adresse <www.slo.qc.ca>. - *Le Devoir*

Whitbread Prize

Le Whitbread Prize, un des plus fameux prix littéraires britanniques, a été décerné, mardi dernier, à la romancière écossaise Ali Smith, 43 ans, pour son dernier roman, *The Accidental*, à paraître dans une traduction française aux Éditions de l'Olivier. L'écrivain d'Inverness, aujourd'hui installée à Cambridge, s'est imposée devant de très grands noms de la littérature britannique, tels Salman Rushdie et Nick Hornby. - *Le Devoir*



Odile Tremblay

Durant le congé des Fêtes, je suis allée faire un tour au zoo de Québec. Il faut parfois qu'un lieu soit menacé pour y trouver son prix. C'est bête. Jamais je n'avais visité ce nouveau zoo, poussé sur les cendres de l'ancien il y a deux ans et demi. J'habite Montréal, mais quand même...

A croire qu'un mauvais sort s'était acharné sur ce beau jardin zoologique. Le sort, les tarifs de départ trop élevés, «et quelque diable aussi le poussant», comme dirait La Fontaine, menacent aujourd'hui sa survie. Pas assez fréquenté, le zoo de la capitale; pas assez rentable, surtout. Comme si les sous devaient nécessairement primer sur une mission éducative!

Alors le couperet est tombé. Le 3 février, le gouvernement du Québec entend mettre la clé dans sa porte. Même qu'il repousse la main tendue du fédéral, pour éviter sans doute une nouvelle querelle de drapeaux. La Ville de Québec refuse de l'acquiescer et la maîtresse Boucher tergiversait. C'est cher, tout ça, dit-elle en substance...

N'en jetez plus!

Alors, au guichet, on signe des pétitions avec un sentiment de rage impuissante. Fermer un zoo, réaménagé qui plus est,

c'est comme fermer un musée, voyons donc! Ça ne se fait pas, monsieur Charest. Honte à vous et à votre ministre Michel Després! Le chanteur Claude Dubois est venu le mois dernier tempêter contre la décision de fermer tout ça. Chacun fait ce qu'il peut... Est-ce suffisant?

Et je ne vous parle pas de l'inquiétude des employés, qui se démènent pour éviter le massacre et pour garder leurs jobs, bien évidemment.

En même temps que l'Aquarium de Sainte-Foy, le zoo de Québec avait donc été rénové, réaménagé à grands frais (35 millions surtout) pour le zoo, venus surtout du gouvernement du Québec. L'accent fut mis sur la belle serre océanique ainsi que sur des espèces animales menacées (le léopard d'amour est d'une beauté...). Les portes du zoo ouvraient en juin 2003 après deux ans d'arrêt pour les gros travaux.

«Bienvenue à la foule!»

Mais rien n'a fonctionné comme prévu. Faut dire que, l'année de la réouverture, le billet d'entrée était de 24 \$ par adulte. Ouille! Ça a refroidi bien des ardeurs. Et même si le tir fut rectifié au bout d'un an (15,50 \$ l'été, 10,50 \$ l'hiver), les esprits demeurent méfiants. Le jardin zoologique était devenu la destination famille à éviter. D'autant plus que plusieurs médias avaient enfoncé le clou, affirmant que c'était plate à mort, cette nouvelle serre-volière. Allons donc!

Ajoutez aux malheurs du zoo une année touristique 2004 maigrelette pour tout le Québec et des activités scolaires boycottées par les enseignants. Mauvais sort,

qui pourrait se retourner avec un peu de patience, une publicité plus forte, mieux ciblée, des bonnes volontés quelque part. Alerte!

Le zoo de Québec... Je mets un halo autour, à cause des souvenirs...

Petite, j'étais toujours traînée là-bas par mes parents. On regardait les gros animaux, le moulin à vent sur le site, le totem des Indiens Haida, on pique-niquait non loin des bêtes. Vraie institution venue au monde en 1931. Sa vocation n'est plus la même. Moins de gros animaux depuis la réfection, plus d'oiseaux, toujours un accent sur l'horticulture. Et pourquoi pas?

Aujourd'hui, le magnifique moulin à vent demeure au poste. L'hiver, plusieurs animaux, au chaud à l'intérieur, ne sont pas visibles. Pourtant, des espèces boréales, philosophes dans leurs cages, se laissent admirer...

Gilligan, c'est le nom du harfang des neiges, avec son plumage tout blanc qui lance une œillade assoupie quand on passe devant, avec nos parkas et nos bottes à poil. À côté, le grand duc trône sur sa branche. Les léopards des neiges sont là aussi, de gros lamas poilus et les ours polaires, bien sûr, qui font un peu pitié hors de leur banquise. Encore qu'au Grand Nord, leur banquise fasse pitié aussi. Nul environnement miracle pour les ours polaires de notre millénaire, ni au zoo ni ailleurs...

Dans un des pavillons, le guide animalier, un paresseux autour du cou, parle du mammifère étrange qui l'enlace comme un bébé. Les visiteurs posent des questions, zieulent la bête, recueillent des renseignements sur ses moeurs, le déclin de son

habitat dans la forêt amazonienne. Ça sert à ça, les centres d'histoire naturelle.

Vu l'état actuel de la planète, mettons qu'on n'est jamais trop renseignés...

Mais le clou de l'affaire, c'est la serre océanique, volière sur trois niveaux où les oiseaux tournoient librement (chère à chauffer). Plate à mort, vous dites? Elle est magnifique, la serre en question, ses oiseaux aussi, tout comme les singes siamangs, les marsupiaux et les lémurins. Même qu'on nourrit les perroquets multicolores avec une potion liquide dans des gobelets. Et ils vous piquent les doigts en réclamant plus de boisson. Des décors indonésiens, des fresques aborigènes superbes. Toute cette faune et leur cadre entonneraient le chant du cygne, vraiment?

On ne le veut pas. Parce qu'un parc éducatif, c'est un trésor. Parce que les enfants méritent un lieu où apprendre à déchiffrer la nature.

Et à la population de Québec, on a envie de dire: «Bon sang! Réveille-toi. Pour le sauver, ce zoo-là, il faut que vous le fréquentiez.» Il faut aussi attirer les touristes à coup de promotion ciblée, comme au Biodôme de Montréal. Suffit d'y croire.

Les directeurs du zoo de Québec se sont de toute évidence laissés convaincre que la vocation «oiseaux» n'est pas la bonne. À tort, il me semble. C'est superbe, voilà! Et demain, si on ne secoue pas les cages, tous les animaux les désertent.

Non! Non! Et non!

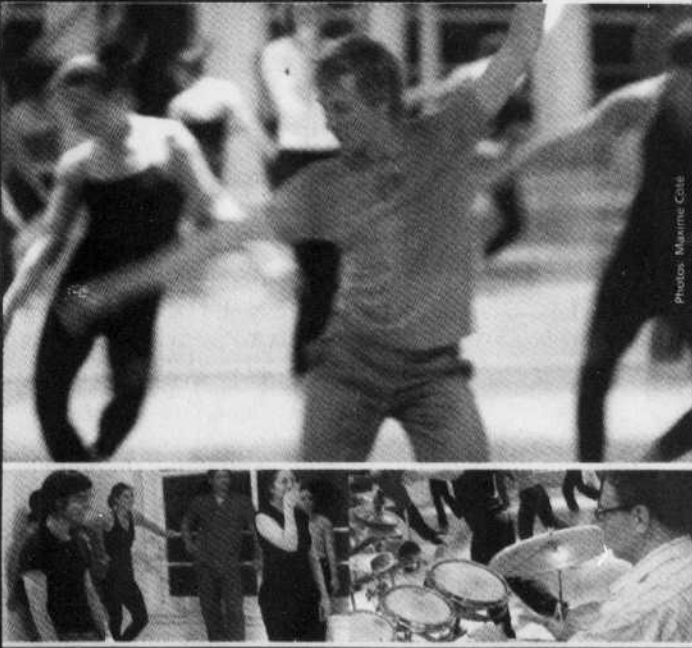
otremblay@ledevoir.com

Alerte au zoo de Québec!

LES ATELIERS DE DANSE MODERNE DE MONTRÉAL INC.

LADMMI

DANSER DE L'AVANT



LE PLAISIR DE DANSER aux Ateliers récréatifs de LADMMI!

Retrouvez la forme par la danse et vivez l'atmosphère exaltante d'ateliers donnés par des professionnels renommés. Une ambiance irrésistible vous attend en plein cœur du centre-ville!

CLASSE D'ESSAI POSSIBLE!

En vedette cet hiver :

S'ENTRAÎNER PAR LA DANSE I ET II

Remettez-vous en forme, augmentez votre capacité cardiovasculaire et améliorez votre souplesse par la pratique de la danse!

CRÉER ET DANSER I et II

Faites de l'exercice en dansant des extraits d'oeuvres du répertoire de la danse contemporaine et découvrez vos talents de chorégraphes en apprenant les rudiments de la création!

IMPRO JAM

Déroulez-vous et lâchez prise grâce à l'improvisation dirigée en danse! Une occasion de dépenser de l'énergie qui vous détendra assurément!

DANSE POUR ARTISTES DE SCÈNE

Par la danse contemporaine, venez apprendre à vous approprier l'espace et à mieux vous y sentir, tout en vous entraînant!

Début des cours : semaine du 16 janvier (12 semaines de cours incluses). Exception : Créer et danser II, Impro Jam et Danse pour artistes de scène débutent la semaine du 23 janvier. Date limite d'inscription : avant la deuxième semaine de cours.

Pour une description détaillée de tous les cours disponibles, visitez le www.ladmmi.com (document ateliers récréatifs)

Pour information : Les Ateliers de danse moderne de Montréal
372, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 211, Montréal
(Québec) H3B 1A2 Téléphone : (514) 866-9814
Courriel : admission@ladmmi.com Métro Place-des-Arts

Les Ateliers de danse moderne de Montréal est un organisme sans but lucratif qui réinvestit dans la formation professionnelle tous les profits générés par les inscriptions à cette activité.

SUITE DE LA PAGE E 1

comme chantait (et chante encore) John Kay avec Steppenwolf. «*Tout écartillé dans Paris*», comme chantait (et chante encore) Charlebois. Pas de préemption qui tienne. Entre les Stones et leurs fans existe ainsi une sorte de pacte, une ferme détermination commune de poursuivre l'aventure rock'n'roll tant que la viande tiendra (ou tant que la médecine moderne la recoudra). Pour les Stones, ça veut dire refaire le tour du monde tous les trois ans, pour prouver que c'est encore possible. Pour les boomers, ça veut dire aller voir et revoir les Stones, à tout prix (et quel prix!), pour prouver que c'est encore important. Une fidélité réciproque, fondamentalement rassurante: aller vérifier chaque fois que Mick bondit et que Keith plaque ses riffs, c'est repousser l'échéance. C'est le O.K. du docteur. Oui, on mourra tous un jour, mais pas tout de suite, et certainement pas avant l'ultime *Jumping Jack Flash*.

Le retour du rock stonien

Qui plus est, on ne peut même pas qualifier le rock tel que les Stones l'ont façonné et le pratiquent de passéiste, encore moins de ringard. Tout un tas de nouveaux groupes ont ramené au premier plan le rock façon Rolling Stones, à base de riffs de guitare décaqués du blues électrique de Chicago. The Strokes, The Kills et autres White Stripes se réclament tous du rock'n'roots bien juteux des Stones de la période faste comprise entre *Beggars Banquet* (1968) et le disque double *Exile On Main St.* (1972), et ce sont les chansons de cette époque-là — *Sympathy For The Devil*, *You Can't Always Get What You Want*, *Honky Tonk Women*, *Brown Sugar*, *Tumbling Dice* — qui constituent l'essentiel du show des Stones, tournée mondiale après tournée mondiale.

Logique. C'est en jouant ces titres-là soir après soir que les Stones proclament leur pertinence, de la même façon que Muddy Waters prouvait à chaque spec-

STONES



Les Rolling Stones lors de leur spectacle à Toronto, le 10 août dernier.

tacle sa raison d'être en reprenant *Mannish Boy* (l'hymne national du blues, qui contient la fameuse exclamation «*I'm a rolling stone!*»). Héritiers naturels de Muddy Waters, Willie Dixon et autres Chuck Berry, ce sont eux qui fournissent depuis plus de trois décennies la mesure étalon. Malgré le gigantisme de leur machine à imprimer de l'argent, malgré le décor de scène invariablement plus grand que nature, les Stones demeurent l'archétype du groupe de garage: irrécupérables dans l'attitude (des «*fouteurs de merde*», précise le vétéran critique rock Philippe Manœuvre dans *Le Parisien*), foncièrement brouillons

dans l'exécution, viscéralement rock'n'roll dans la simplicité de l'approche guitares-basse-batterie (avec claviers et chœurs en purs compléments). «*Jouer Jumpin' Jack Flash peut être une nouvelle expérience pour moi chaque soir*», affirme Keith Richards sans gêne dans une récente livraison de *Newsweek*. «*Mais je comprends les gens qui pensent que nous faisons semblant, après tout ce temps. Pourtant, c'est la fascination pour la musique qui est encore et toujours au cœur de ce groupe*.» On est tenté de le croire. Au moins jusqu'à mardi soir.

Collaborateur du Devoir

11 danseurs triés sur le volet, le haute-contre Daniel Taylor et le Theatre of Early Music réunis autour d'un programme triple signé James Kudelka.

DANSE D DANSE
saison 2005.6 présente

Coleman Lemieux & Compagnie
Fifteen Heterosexual Duets
Soudain, l'hiver dernier
"it is as it was"
19, 20, 21 jan. 2006 - 20 h
supplémentaire 18 jan.

Salle pierre-mercure
CENTRE PIERRE PÉCARD
300, boulevard de Maisonneuve Est
(514) 842-2112 . (514) 987-6919 . Admission (514) 790-1245
www.dansedanse.net

TANGENTE TANZTAGE W.D. cankarjev dom
SOPHISTIQUES chapter
BILLETTERIE: 525 1900

BANCS D'ESSAI INTERNATIONAUX

12, 13 JANVIER 2006 À 20H30
PÉRIODE 1
NICOLAS CANTIN
CLAUDIA CELESTINO
KIS & KIS CLARK

14 JANVIER 2006 À 20H30
15 JANVIER 2006 À 16H00
PÉRIODE 2
SUSANNA HOOD

DE VISU

Dada partout

RENÉ VIAU

Paris — Cartographiant la constellation Dada, une exposition encyclopédique évoquant tout aussi bien la musique que le cinéma, le théâtre, la littérature, la photographie et les arts visuels réussit un tour de force. Non pas celui d'ensevelir le dadaïsme sous une montagne d'érudition, mais bien de faire en sorte que sa magie corrosive continue d'opérer.

Étourdissante d'énergie, touffue, ultra-documentée, l'exposition *Dada* dissèque sous toutes ses coutures ce mouvement qui brandit l'onomatopée comme cheval de bataille. A Zurich, New York, Paris, Cologne, Hanovre, partout Dada affiche son mépris rageur et iconoclaste. Avec les «ready-made», l'objet industriel est considéré comme une œuvre d'art. La performance naît. «*Dada ne signifie rien*», lance en 1918 son instigateur, le poète Tristan Tzara. «*Je suis persuadé que ce mot n'a aucune importance*, indique Jean Arp, et qu'il n'y a que des professeurs espagnols qui puissent s'intéresser aux dates. Ce qui nous a intéressés est l'esprit dada, et nous étions tous dada avant l'existence de Dada.»

Le mouvement étant considéré à tort comme destructeur, l'exposition du Centre Pompidou, par sa dimension anthropologique, remet à ce chapitre les pendules à l'heure. Dada y apparaît comme un ferment fécond. Pas besoin de jouer au «professeur espagnol» pour prédire que cette présentation, avec son catalogue annuel, fera date.

Ce n'est certes pas un hasard si le mouvement voit le jour dans cet îlot de neutralité qu'est Zurich, tandis que l'Europe est à feu et à sang. Dada est l'enfant illégitime de la grosse Bertha, des tranchées, du gaz moutarde, des neuf millions de victimes de la Première

re Guerre mondiale. Au cœur des tensions de l'histoire, un groupe de jeunes artistes, la plupart réformés des armées de leurs pays respectifs, s'opposent aux codes sociaux pour exprimer leur soif de liberté. Dada. Le nom est trouvé en plantant un couteau dans un dictionnaire au hasard à Zurich, le 18 avril 1916. Après tout, Dada peut se dire dans toutes les langues. «*Ce babillage comme assaut à la logique*» pulvérise les frontières et tout programme intellectuel sérieux. Avec ces soirées au cabaret Voltaire, ce qui compte alors c'est de ruer dans les brancards, de couper les ponts avec la tradition, de s'opposer par l'absurde à l'apocalypse ambiante.

Le virus allait contaminer une centaine d'artistes. Ils sont présents en 2000 œuvres et pas mal de chefs-d'œuvre, pour employer deux mots que les dadaïstes avaient bannis. Duchamp. Son urinoir signé R. Mutt exposé en 1917 à New York; sa Joconde moustachue portant la mention L.H.O.O.Q.; son grand verre; ses irrésistibles contrepèteries («*Avez-vous déjà mis la moelle de l'épée dans le poêle de l'aimée?*»). Sous vitrine: *La Première Aventure céleste de Monsieur Antipyrine* de Tristan Tzara. Là, les bas-reliefs d'Arp, les témoignages des agitations parisiennes de Picabia ou berlinoises d'Hausmann, de Grosz. Sous nos yeux, des gouaches de Sophie Taeuber-Arp, des photographies de Man Ray, les collages de Schwitters. Autant d'icônes où s'incarne l'esprit dadaïste. Ces monuments sont placés sur le même pied que les tracts, les notes en tous genres, les centaines de documents, les lettres, les collages, les écrits potaches et les publications.

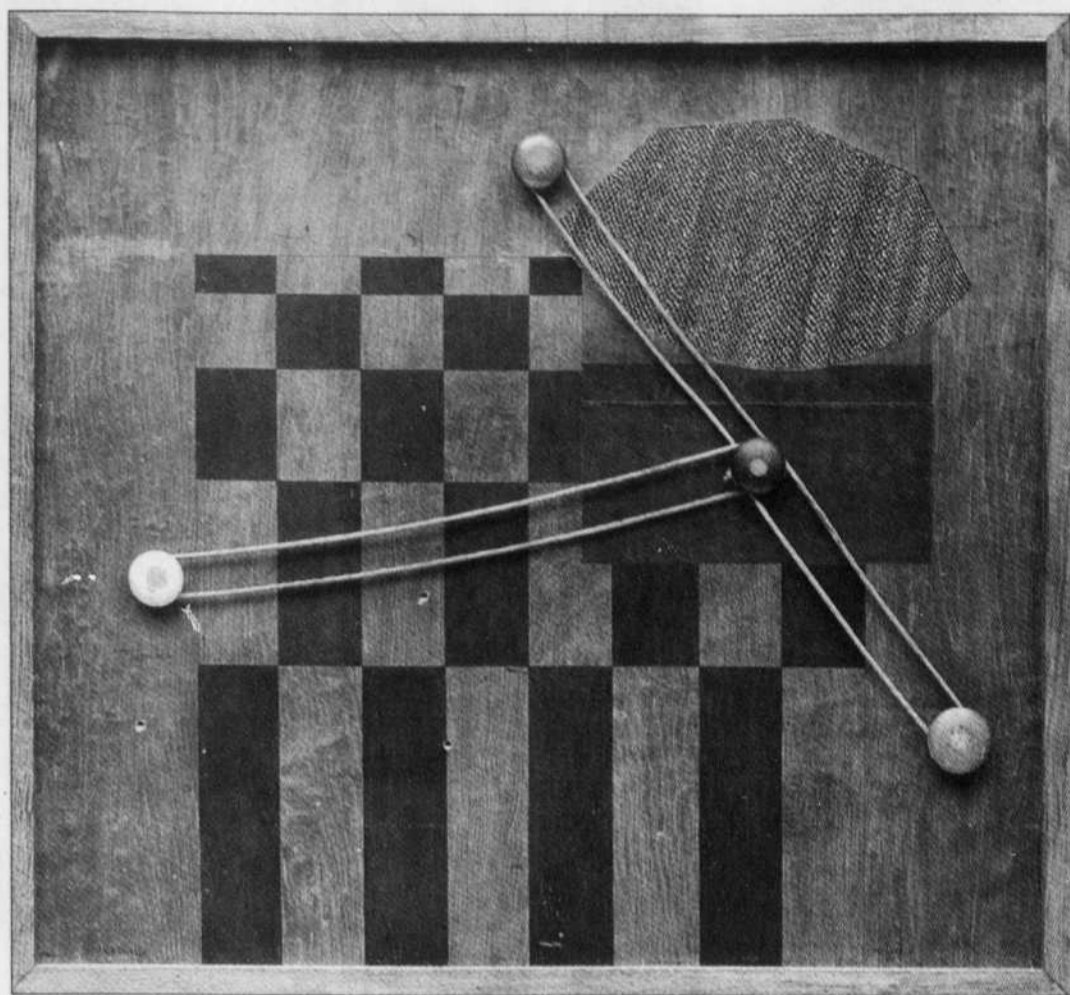
S'affichant selon des thèmes tels «*New York*», «*Anti-peinture*», «*Chance, jeu et hasard*», «*Revue 391*... ou

selon des artistes, une soixantaine d'espaces de même superficie quadrillent le plateau. La circulation propose de la sorte des regroupements et des enchaînements aléatoires en court-circuitant les hiérarchies. L'idée est de sans cesse tenter de retrouver en s'y égarant l'unité d'un mouvement. D'épouser en vrac sa folie créatrice. Ponctué de vitrines, de murs griffonnés d'impertinences, de souvenirs dada ou des soirées «*Cœur à gaz*», de découvertes notamment d'artistes moins connus ou davantage associés par la suite au Bauhaus, à l'expressionnisme ou au surréalisme qu'à Dada, ce parcours impossible à résumer se termine avec la projection d'*Entr'acte*. *Métaphore Dada*. Ce film se voulait, selon Picabia, son scénariste, «*une entracte à l'ennui de la vie monotone et des conventions pleines de respect hypocrite et ridicule*». Dada croit au plaisir d'inventer. Il ne respecte rien, faisant se rapprocher art, vie, humour, subversion.

Trop c'est trop. Avec son *Manifeste du surréalisme* (1924), André Breton retourne contre les dadaïstes leur arme de prédilection. Il annexe ce mouvement pourtant si antidogmatique et en fait l'antichambre de ses encyclopedes. Comme tout mot d'ordre, cet enrôlement, démontre l'exposition, n'était décidément pas l'affaire de Dada.

Collaborateur du Devoir

DADA

Jusqu'au 9 janvier
Centre Pompidou, ParisDu 19 février au 14 mai
National Gallery of Art,
WashingtonDu 16 juin au 11 septembre
Museum of Modern Art,
New York

Boardwalk (1917), de Man Ray.

SOURCE CENTRE POMPIDOU

Étourdissante d'énergie, touffue, ultra-documentée,
l'exposition *Dada* dissèque sous toutes ses coutures

ce mouvement qui brandit l'onomatopée comme cheval de bataille

« Réintroduire » David Milne

DAVID MILNE WATERCOLOURS: « PAINTING TOWARD THE LIGHT »

Jusqu'au 29 janvier
Metropolitan Museum of Art
1000 Fifth Avenue at 82nd Street
New YorkDu 25 février au 21 mai
Art Gallery of Ontario
317 Dundas Street West
Toronto

MICHEL HELLMAN

Décidément, l'art canadien s'exporte bien depuis quelques années. Après la rétrospective Tom Thomson au Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg — où sera également dévoilée l'été prochain une exposition sur Riopelle —, voici que l'Art Gallery of Ontario (AGO) décide de présenter à un public international une autre figure importante de l'histoire de l'art canadien: le peintre d'origine ontarienne David Milne.

L'exposition *David Milne Watercolours: Painting Toward the Light* a été inaugurée au British Museum en juin dernier et est présentée jusqu'à la fin du mois au Metropolitan Museum de New York. On pourra ensuite la voir, à partir du 25 février, à l'AGO de Toronto.

Cet itinéraire peut sembler prestigieux pour un artiste qui demeure assez méconnu, même à l'intérieur du Canada où, jusqu'à récemment, son travail est resté dans l'ombre du Groupe des Sept. Mais au fond, ce circuit est d'abord symbolique. En effet, David Milne a vécu près de trente ans aux États-Unis, notamment à New York où il a participé à de célèbres expositions, comme le Armory Show de 1913. Il a également passé une importante période de sa vie en Europe en tant que peintre de guerre. Pour les organisateurs, il ne s'agit donc pas de faire «découvrir» le travail de Milne à un public étranger, mais plutôt, comme cela est indiqué dans le texte de présentation au Metropolitan Museum, de le «réintroduire» en quelque sorte dans des univers qui lui appartiennent aussi.

Contrairement aux artistes du Groupe des Sept, Milne n'a jamais cherché à définir un langage artistique «national». Il a été influencé par les différentes expériences en art moderne de son époque, mais a toujours gardé un côté farouchement indépendant. Il ne représente donc pas forcément un art spécifiquement «canadien», et l'exposition cherche à faire ressortir ce côté international de l'artiste.

Le parcours comporte 45 aquarelles provenant de collections canadiennes et américaines. Elles ont été choisies de manière à relier les étapes importantes de la carrière de

David Milne. On commence avec les années de formation à la Art Student League de New York et les œuvres très colorées qu'il a produites à cette époque. Ici, la ville n'a pas ce côté dur, industrialisé, que l'on retrouve sur l'eau se fond parfaitement avec le décor. Cette interprétation intuitive et délicate de la nature est très différente des grands paysages sauvages «héroïques» du Groupe des Sept.

En 1929, David Milne retourne s'installer en Ontario et abandonne la pratique de l'aquarelle. Il ne recommence à peindre qu'à la fin des années 30, en développant alors un style et une technique complètement différents. Cette facette de l'œuvre demeure probablement la moins connue. C'est également celle qui a été jugée la moins intéressante par la critique en général. Mais elle reste tout de même un moyen intéressant pour tenter de

cerner la personnalité complexe de cet artiste. Contrairement à ses habitudes, Milne se met alors à créer des paysages «de mémoire», des paysages inspirés de scènes religieuses et mystiques. Le contraste entre ces œuvres tardives et les premières apparaît assez surprenant.

Un risque

En choisissant de présenter David Milne à un public international uniquement par ses aquarelles et sans montrer son côté multidisciplinaire, les organisateurs ont pris un certain risque.

Au British Museum, cette exposition est une première dans l'histoire de l'institution. Jamais auparavant le musée n'avait présenté les œuvres d'un artiste canadien en solo. Mais l'exposition n'a pas été très bien reçue. Un journaliste en a parlé comme l'exemple d'un artiste «ayant perdu son talent». A New

York toutefois, la critique a été beaucoup moins sévère. Mais le travail de Milne a été constamment réduit à des comparaisons avec d'autres artistes de son époque. Il

ne reste qu'à espérer que l'exposition aura le succès qu'elle mérite au pays de ses origines.

Collaborateur du Devoir

Vernissage
Jeudi 12 janvier 2006
17h à 20hART
MÛR

BGL

Art Mûr 5826 rue St-Hubert www.artmur.com

xspectacle
[The Stolen Show] Chorégraphie de Crystal Pite
En tournée au Québec!

> 12 janvier
Centre Saïdye Bronfman
Rés. : 514 872-6889

> 15 janvier
Montréal Nord
Rés. : 514 328-4132

> 17 janvier
Théâtre Outremont
Rés. : 514 908-9090

> 20 janvier
Sainte-Genève
Rés. : 514 626-1616

coffoc
THE BANYN CENTRE
LE DEVOIR

BJM danse
Louis Robitaille directeur artistique
les Ballets Jazz de Montréal
T. 514 982 6771 www.bjmdanse.ca

Québec
AIR FRANCE

ACEAT Association des centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue

Invitation aux artistes, commissaires et institutions qui désirent présenter un projet d'exposition

L'ACEAT constitue un réseau de diffusion professionnel qui regroupe cinq centres d'exposition distincts de l'Abitibi-Témiscamingue

Il est possible de présenter un dossier individuel à chacun des centres de votre choix ou encore un seul dossier destiné à l'ensemble des centres.

L'ACEAT s'assurera de faire le suivi.

L'ACEAT existe depuis 1980 et regroupe les institutions suivantes:

AMCS
Centre d'exposition d'Alma
Nathalie Toullet, responsableLA SABRE
Centre d'art history
Luc Laflamme, directeurSOCIÉTÉ MONTAGNE
Centre d'exposition de Saint-Hippolyte
Louise Tremblay, directriceVAL-D'OR
Centre d'exposition de Val-D'Or
Marie-Cristine Coulombe, directriceVILLE-MAIRIE
Salle Apparth-Clémence
Carmela Adams, directrice

Date limite :

le 31 janvier 2006

Votre dossier doit comprendre les documents suivants:

Curriculum vitae
20 diapositives et leur description
Démarque artistique
Projet d'exposition
Dossier de presse
Enveloppe de retour affranchie

Faire parvenir votre dossier à

Marie-Christine Coulombe,
présidente, ACEAT
600 7^e RUE
Val-d'Or (Qc) J9P 3P3

Téléphone: (819) 825-0942
Courriel: expovd@ville.valdor.qc.ca

TOUT COMME ELLE

D'APRÈS UN TEXTE DE LOUIST DUPRÉ
MIS EN SCÈNE PAR BRIGITTE HAENTJENS50 COMÉDIENNES SUR SCÈNE
17 AU 28 JANVIER, 006
À L'USINE 0
521.4493

CULTURE

GARY

SUITE DE LA PAGE 1

de leur enfance, j'ai finalement réussi à entrer dans le personnage.»

André Melançon fait remarquer que la pièce met bien en évidence l'affection et la tendresse de l'auteur pour sa mère. «Plusieurs mères sont extraordinaires mais n'ont pas de fils écrivain pour le souligner. Quand il parlait de La Promesse de l'aube, Gary disait: "C'est notre livre."»

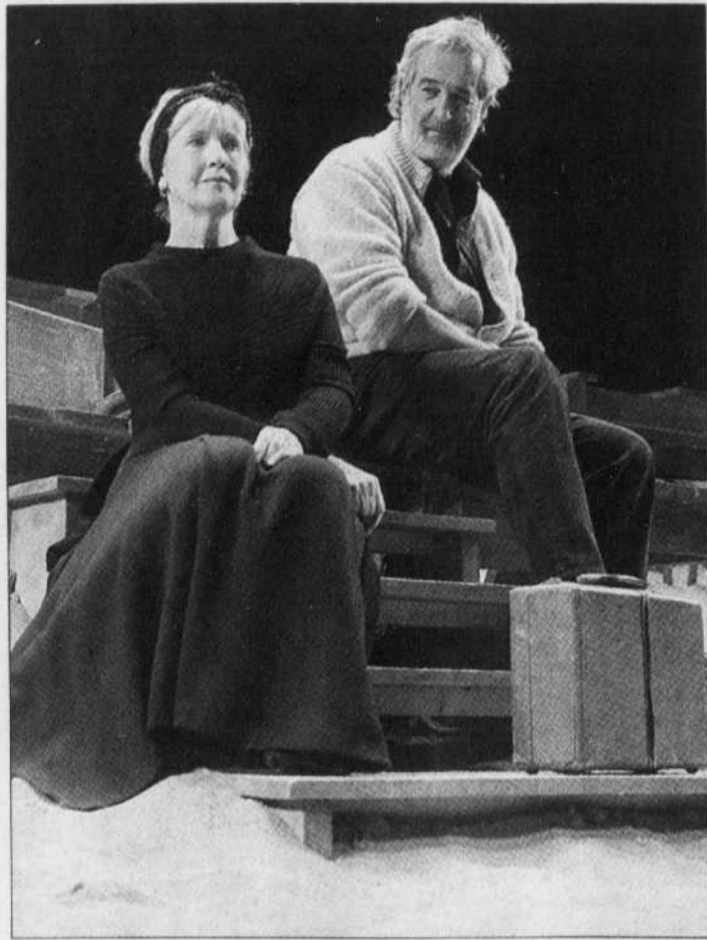
Mère et fils sont deux personnages très forts chacun leur tour, indique André Melançon. «Au début: il est l'enfant qu'elle admire, puis il se rebelle, la trouve un peu encombrante. Ensuite, elle vieillit et redonne de la fragilité à l'enfant qu'il était; il doit alors la protéger, explique Melançon. Au centre de l'œuvre, il y a la défense de toute forme d'injustice et un plaidoyer pour la dignité humaine. Gary est attaché à des valeurs féminines: ouverture, détermination, tendresse. On est bien loin des valeurs machistes et marchandes», ajoute-t-il.

Le défi de la théâtralisation

Pour le metteur en scène, le travail le plus long a été d'effectuer un tri parmi l'abondante matière du roman. «J'ai conservé tout ce qui me semblait pertinent à l'adaptation théâtrale. Tout au cours de ce travail qui a nécessité plus de deux ans, j'ai écrit cinq versions théâtralisées de l'œuvre, explique-t-il. Le plus gros défi était de trouver comment intégrer des tableaux théâtraux à la narration que l'on trouve dans le roman. Mon impératif principal demeurait le respect de l'écriture de l'auteur.»

Pendant toute la durée du travail qui connaîtra son aboutissement mardi soir prochain, André Melançon ne s'est jamais fatigué, ni du sujet ni de l'auteur. Au contraire. «La force particulière de son humour, sa façon singulière d'exprimer les choses m'ont soutenu. Je ne voulais ni récrire ni trahir; c'est pourquoi je me suis refusé à prendre des passages narratifs pour les dialoguer. J'ai plutôt conservé un narrateur-raconteur comme personnage et j'ai écrit seulement quelques pentures entre deux tableaux.»

L'attitude de la mère de Romain Gary envers son fils touche André Lachapelle. «Sa foi en lui est démesurée, débordante. C'est une femme assez extraordinaire qui avait beaucoup lu et connaissait tous les au-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
La comédienne Andrée Lachapelle et le metteur en scène André Melançon dans le décor de *La Promesse de l'aube*.

teurs importants. Dans sa vingtaine, elle avait eu l'occasion d'aller à Paris, où elle a choisi de s'exiler avec Romain par la suite. J'espère que les spectateurs vont l'aimer autant que nous l'aimons!»

Les enseignements de *La Promesse de l'aube*

Romain Gary ne se contenta pas de devenir un écrivain de premier plan: il s'illustra dans la Résistance française avant d'assurer des fonctions de diplomate pour son pays d'adoption. A 44 ans, il était consul à Los Angeles. «Pour l'aider à raconter les épisodes de sa vie tout en maintenant clairement le fil de l'histoire, des acteurs vont surgir et personifier des gens. Ils prennent alors le relais du narrateur, précise André Melançon. Avec la collaboration des acteurs, on a réussi à mettre au point un moteur à deux temps qui fonctionne!»

Une surprise l'attendait. «J'ai réalisé la force du regard au théâtre: on sent vraiment la relation entre les personnages présents sur scène parce que l'on peut toujours les observer tous en même temps. Le cinéma découpe les images; pendant qu'on se concentre, par exemple, sur le gros plan d'un visage, on perd de vue les autres personnages, explique-t-il. Cette richesse propre au théâtre nous a permis de recréer une texture à travers regards et gestes.»

André Melançon, qui s'implique bénévolement dans un organisme qui œuvre auprès d'enfants négligés, en connaît un bout sur le développement et la pédagogie. «La Promesse de l'aube nous apprend beaucoup sur l'éducation des enfants: comment leur enseigner, les éveiller, les allumer, les enflammer et leur permettre de déployer leurs ailes. L'œuvre me paraît indéniablement contemporaine; l'amour des mères existera toujours; les pièdestaux aussi», fait-il remarquer.

Collaboratrice du Devoir

LA PROMESSE DE L'AUBE

Texte de Romain Gary
Adaptation et mise en scène d'André Melançon
À l'affiche au théâtre Espace GO
Du 10 janvier au 4 février 2006
Information et réservations:
(514) 845-4890

VOYAGES
CONSTELLATION et Les BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal

L'Étoile qui vous guide depuis 1970

vous proposent une semaine de
THÉÂTRE À PARIS
du 28 avril au 6 mai 2006

Groupe accompagné par

M. Daniel Roussel, metteur en scène.

Rens. et Réservations: Marjorie 397-0467 ou 987-9798

Prenis au Québec

FERDYDURKE

De Witold Gombrowicz

17
janvier au
4
février
20 h

Adaptation et mise en scène

Carmen Jolin

Avec

François Trudel
Jean Turcotte
Vincent Magnat
Frédéric Lavallée
Claire Gagnon
Bernard Carez
Anouk Simard

Éclairages

David Perreault Ninacs

Carmen Jolin traque la quintessence du *Ferdydurke* de Gombrowicz [...] lecture enlevante et judicieuse [...] rigoureuse mise en place. Évoluant avec un dynamisme rare [...] les acteurs sont grandement responsables de l'avancée implacable du spectacle.

Christian St-Pierre, VOIR

Ce *Ferdydurke* est achevé et jouissif. Les interprètes ne se ménagent pas [...] l'essentiel du propos, à savoir l'artificialité de l'être humain, sa dépendance à des cadres préétablis et sa difficulté à se réaliser, est fort bien véhiculé par le spectacle.

Eve Dumas, La Presse

[...] thanks to the precise acting discipline that characterise La Veillée's style.

Matt Radz, The Gazette

ON JOUE AU [PROSPERO]

1371, rue Ontario Est
Billetterie 514 526.6582
Admission 514 790.1245

laveillée

LE DEVOIR

www.laveillée.qc.ca

EXPOSITION

Une histoire du téléviseur

PAUL CAUCHON

La télé sur les téléphones portables serait la révolution de 2006? Pourtant, dès 1972 il existait un minitéléviseur portatif permettant de capter les émissions en se baladant dans la rue.

Le mégacinéma maison à haute définition? On peut lui trouver un précédent, avec le spectaculaire appareil allemand Komet de 1957, chef-d'œuvre de design qui intégrait dans un immense meuble téléviseur, radio, tourne-disque et huit haut-parleurs haute fidélité.

L'histoire de la télévision, et celle des images qui ont changé nos vies, est indissociable de l'histoire technologique et commerciale écrite par des ingénieurs, inventeurs et hommes d'affaires habiles, sinon visionnaires.

C'est ce que démontre cette exposition fascinante présentée à compter de la semaine prochaine à la Cinémathèque québécoise de Montréal, exposition organisée autour des téléviseurs de Moses Znaimer.

Moses Znaimer, créateur à Toronto des chaînes CityTV, Bravo, MuchMusic, ainsi que Musique-Plus/MusiMax à Montréal, est aussi un collectionneur d'appareils de télévision, sûrement le plus important au Canada. Il a légué près d'une centaine de ses pièces à la Cinémathèque québécoise (96, pour être plus précis), dont un peu moins d'une quarantaine sont présentées au public. N'ajoutez pas votre appareil est une exposition qui prend la forme d'un véritable parcours historique, commercial, technologique et sociologique sur les traces de la télévision.

Il n'existe pas un inventeur de la télévision: l'exposition met plutôt en lumière le travail de six chercheurs et hommes d'affaires, britanniques, américains et russes, qui ont tous perfectionné la technique de transmission des images. Dès les années 20, l'américain Jenkins arrivait à transmettre des images en direct au moyen d'un dispositif mécanique complexe et fragile, les radiomovies. Les images étaient en noir et rouge, et très tremblotantes, avec une résolution de 30 à 60 lignes (pour vous faire une idée, la norme actuelle est de 525 lignes).

L'exposition nous apprend, ô surprise, qu'une première station de télévision a été créée en 1931 par CKAC et La Presse, qui faisaient la démonstration de ce système mécanique dans les magasins Eaton, alors qu'il n'existait à l'époque qu'une vingtaine d'appareils au Canada.

Mais le procédé disparut rapidement dans les années 30, au profit d'un système électronique, grâce à l'invention du tube cathodique. Et le lancement «officiel» de la véritable télévision eut lieu en 1939, lors de la grande exposition universelle de New York, où RCA présentait ses modèles de téléviseur Art déco (l'exposition en présente trois,

des objets très rares). Le meuble était énorme, et l'écran tout petit.

La convergence

Les actuels barons médiatiques de la convergence n'ont d'ailleurs rien inventé: David Sarnoff, président de RCA, fabriquait les téléviseurs et avait créé NBC, une chaîne de télé filiale de RCA, pour développer les programmes. Sarnoff contrôlait donc le contenu et le contenant!

Mais la guerre freina le développement de la télévision. Une fois les hostilités terminées, ce fut l'explosion: en deux ans, de 1947 à 1949, le nombre de téléviseurs aux États-Unis passa de 44 000 à 1,2 million.

Deux ans plus tard, en 1951, on comptait déjà 90 000 téléviseurs au Canada, ce qui inquiétait grandement le gouvernement canadien. Car les Canadiens vivant près de la frontière américaine pouvaient capter les ondes américaines. C'est pourquoi Ottawa, voyant venir le coup, mandata Radio-Canada pour créer une télévision publique nationale, ce qui fut fait en 1952.

L'exposition présente des appareils rares qui témoignent autant de l'évolution du design que des mœurs. Après les premiers gros meubles autour desquels se réorganisaient le salon familial, on vit l'arrivée de téléviseurs aux formes arrondies en 1959, la ligne Predicta. Dans l'intervalle, dès 1954, RCA lançait aux États-Unis le premier téléviseur couleur, au coût de 1000 \$ de l'époque! Il fallut attendre douze ans pour qu'au Canada on commence à diffuser en couleur.

Les années 60 voient arriver dans ce marché les Japonais, qui

lancent la course à la miniaturisation, pour arriver à des trucs incroyables, comme cette montre-télévision de Seiko.

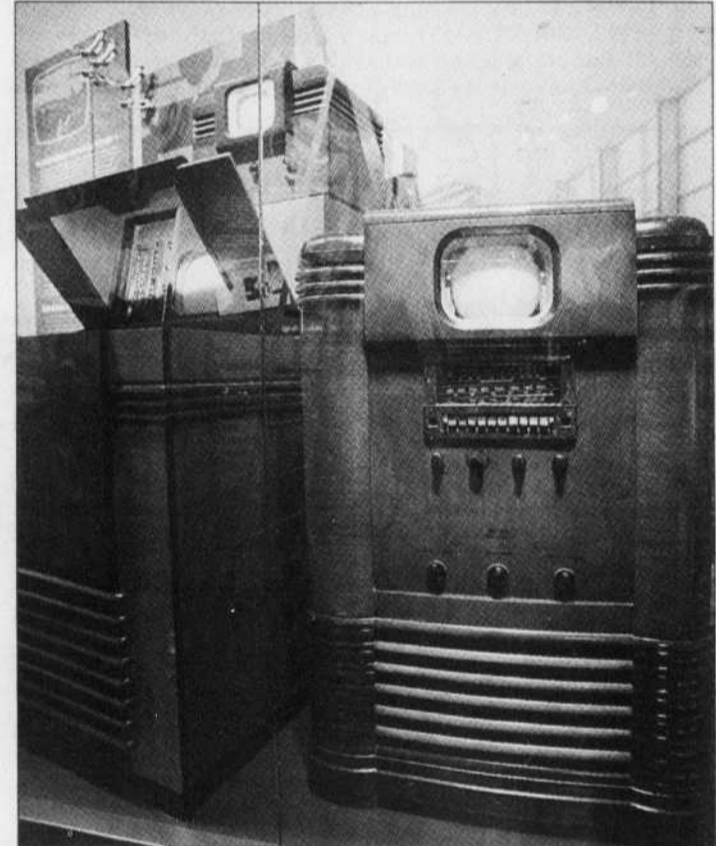
Autour des années 70, une autre révolution se produisit: la compagnie japonaise JVC crée des téléviseurs en forme de satellites ou de casques d'astronaute inspirés de la conquête spatiale. Mais le fait qu'ils soient petits est encore plus important: on tente ainsi d'ouvrir un nouveau marché, auprès des jeunes, en expliquant au consommateur qu'on peut posséder un deuxième téléviseur, plus petit, et qu'on peut échapper à la grosse boîte du salon.

Pendant 60 ans, le téléviseur a été l'objet technologique le plus important de la maison, rappelle la Cinémathèque. Est-ce encore le cas? Avec le cinéma maison, les lecteurs DVD, les grands écrans et le couplage Internet-télévision qui s'en vient, c'est un objet qui ne semble pas prêt de perdre sa place centrale...

Le Devoir

N'ajoutez pas votre appareil, une exposition gratuite à la Cinémathèque québécoise de Montréal, à compter du 11 janvier.

En complément: Moses Znaimer a créé à Toronto, rue Queen, un Musée de la télévision qui regroupe sa collection. Il possède un site Internet fort intéressant (www.mztv.com) qui permet d'admirer sa collection et d'en apprendre plus sur l'histoire de la télévision.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Les premiers téléviseurs RCA, en 1939.



La Nouvelle télé communautaire de Montréal (NTCM) s'installe à Espace Libre pour six soirées EXCEPTIONNELLES

Vous avez aimé la fameuse émission SOIRÉE CANADIENNE ?

Eh bien, Pépé et Rocco vous invitent à renouer avec une tradition bien québécoise, revue par trois fantastiques animateurs issus des communautés culturelles de Montréal.

13 et 14 janvier à 20 h 30:

Pleins feux sur...
HAÏTI



LUCIEN DIDIER
ET CADET ANGELO
RÉALISATEURS-COORD.

17 et 18 janvier à 20 h 30:

Pleins feux sur...
le VIETNAM



HUY PHONG DOAN
RÉALISATEUR-COORD.

20 et 21 janvier à 20 h 30:

Pleins feux sur...
la BULGARIE



PETER BATAKLIJEV
RÉALISATEUR-COORD.

UNE PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL



Venez swingner
en notre compagnie!!!

Oui, c'est la fête
au NTE!



A ESPACE LIBRE

1945 FULLUM, MÉTRO FRONTENAC

ENTRÉE: 21\$ RÉSERVATION: [514] 521-4191

la nouvelle histoire
NTE
expérimental
www.nte.qc.ca

RESTAURANT

L'Armoricaïn

LE DEVOIR

OUTREMONT
1248, rue Bernard Ouest (514) 495-9944
www.theatrouremont.ca

PAS DE PAYS SANS PAYSANS de Ève Lamont
Canada (Québec), 2005, 90 min. (G), Documentaire
9 JANVIER 19h30

Cinéma

e*Centris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

JOYEUX NOËL / CHRISTIAN CARION
À L'AFFICHE

Vraiment terrifiant

HOSTEL

Réalisation et scénario: Eli Roth. Avec Jay Hernandez, Derek Richardson, Eythor Gudjonsson, Jan Vlasák, Barbara Nedeljakova, Rick Hoffman. Image: Milan Chadima.

ODILE TREMBLAY

À côté de *Hostel*, *Woolf Creek*, en salle en ce moment, tient du film pour enfants de chœur. Rien de plus terrifiant que cet *Hostel* d'Eli Roth, pour lequel Quentin Tarantino agit à titre de producteur exécutif. Eli Roth s'était d'abord fait connaître en 2002 avec *Cabin Fever*, également terrifiant.

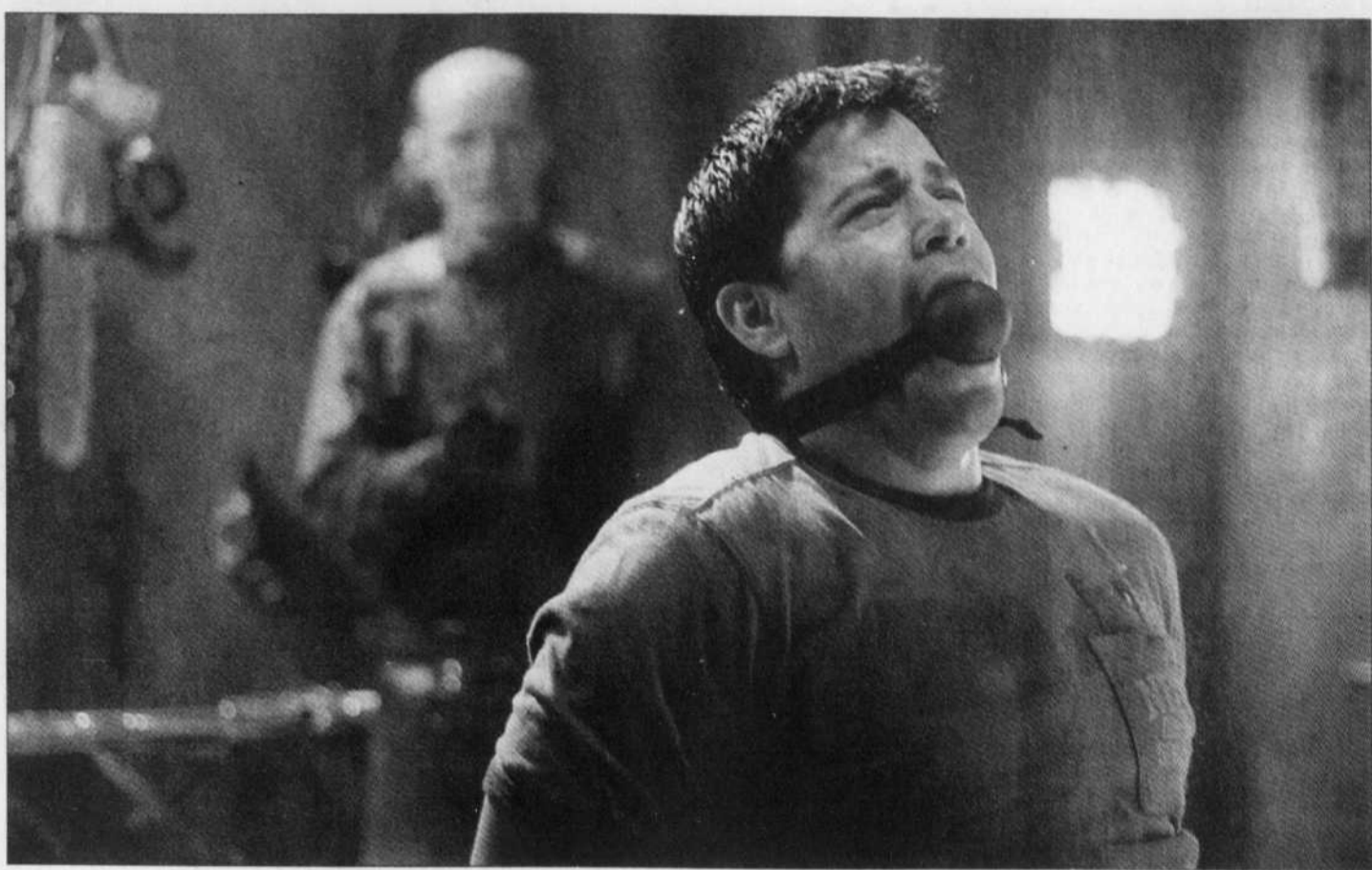
Cette fois, il glace littéralement les sangs. Les amateurs de gore se délecteront en salivant. Les âmes sensibles se tortilleront sous le malaise et la peur. J'avoue pour ma part en avoir manqué des bouts, cachée sous mon siège aux moments trop sanglants.

L'histoire est celle de deux jeunes et beaux Américains (Jay Hernandez et Derek Richardson) partis en Europe s'envoyer en l'air avec des beautés locales. À Amsterdam ils rencontrent un Islandais (Eythor Gudjonsson), puis un Néerlandais (Jan Vlasák), qui leur recommandent le fin du fin dans une ville slovaque: les plus belles filles, prêtes à tous les fantasmes dans un hôtel spécialisé. Les voilà donc partis vers la cité des délices. Comment l'aventure érotique, d'abord idyllique, verra au pur cauchemar, comp-

tez sur Eli Roth pour vous le démontrer avec force détails sanglants et péripéties morbides, qui constituent l'absolue contrepublicité pour la République tchèque et la Slovaquie (cadres du tournage). Le film est coté R, pour scènes de torture, de baise, ainsi que d'extrême violence. On comprend vite pourquoi...

Les beaux décors tchèques et slovaques dans des demeures médiévales rendent l'épouvante aiguë par effet de contraste. D'autant plus que la réputation des pays sortis de la coupe soviétique rime dans l'imaginaire avec barbarie et mafias sans pitié. D'où les frissons supplémentaires. Les deux héros américains sont joués de façon assez monolithique, mais Rick Hoffman incarne avec beaucoup de présence et une vilénie sans faille le riche Américain amateur de torture. Quant à Barbara Nedeljakova, elle campe une entraîneuse sans scrupules avec une férocité exemplaire. Le Tchéque Jan Vlasák, en sinistre compère, est excellent aussi.

Quant au reste, le scénario apparaît tissé d'intrusances, ce qui ne le rend pas moins efficace pour autant. Précisons que les jeunes gens et quelques jeunes Asiatiques se retrouvent vendus à un groupe de bourreaux qui pratiquent la torture, la chirurgie des corps et la mise à mort de leurs victimes avec délectation. Une bande d'enfants des rues qui réclament des bons comme rançons et sèment la mort n'est pas l'élément le moins inquiétant de cette histo-



SOURCE FILMS SEVILLE

Hostel est un des films les plus terrifiants qui aient gagné l'écran, collé non seulement à ses scènes de violence mais aussi à la forme du thriller psychologique mené de main de maître avec un crescendo diabolique.

re. Un des films les plus terrifiants qui aient gagné l'écran, collé non seulement à ses scènes de violence mais aussi à la forme du thriller psychologique mené de main de maître avec un crescendo diabolique.

C'est bien fait en plus, réalisé comme un film indépendant, sans les recettes archi-connées de Hollywood, hormis des effets musicaux de circonstance trop pré-

sents. Milan Chadima, le directeur photo, est tchèque et apporte à l'image une qualité européenne. Les films gore plaisent énormément à une clientèle adolescente et à certains adultes amateurs de

sensations fortes. Ils en auront pour leur argent. Les natures fragiles feraient mieux de s'abstenir.

Le Devoir

Entrevue avec Neil Jordan

Un diamant brut d'humour irrésistible

Pèlerinage fou dans l'Irlande et l'Angleterre d'un transsexuel angélique, *Breakfast on Pluto*, en salle la semaine prochaine, marque le retour en force du réalisateur de *The Crying Game*.

MARTIN BILODEAU

Neil Jordan mâche ses mots. La chose ne mériterait pas d'être soulignée, m'eût-il parlé en français dans la suite capitonnée d'un hôtel bétonné. Hélas pour moi, son fort accent irlandais, balayé par le vent sur une terrasse torontoise bruyante, a élevé mon interview au rang d'épreuve. Tout le contraire de son film, *Breakfast on Pluto*, diamant brut absolument irrésistible défilé dans le festival de la Ville reine. Campé dans l'Irlande sous les bombes, puis dans le Swinging London des années 70, le film reconstitue en 36 chapitres tragicomiques le parcours d'un transsexuel lancé à la recherche de sa mère.

«Je ne suis pas quelqu'un de très drôle, et je ne suis pas très bon pour raconter des blagues», lâche entre deux phrases parties au vent le cinéaste de *The Crying Game* et de *The Good Thief*, son excellent remake du *Bob le flambeur* de Melville. «Or c'est la première fois de ma vie que j'entends le public rire en regardant un de mes films. La plupart de mes films antérieurs étaient plutôt noirs.»

En effet, *Michael Collins*, sur le célèbre Lion d'Irlande, et *The End of the Affair*, d'après Graham Greene, le rangent dans la case des chroniqueurs d'un passé tourmenté par les combats, la guerre, les déchirements patriotiques et affectifs.

Précision du principal intéressé: «Je suis surtout fasciné par l'irruption de la violence dans la vie des gens. Ça me vient sans doute de mon éducation dans l'Irlande des années 70, et bien que le contexte puisse sembler daté à l'heure où l'IRA a déposé les armes, je continue de m'en servir comme d'une métaphore dans un monde où des bombes sautent chaque jour.»

La division du film en 36 courts chapitres, chacun surmonté d'un titre à double sens ou fortement ironique, offrait au cinéaste une liberté d'exécution en même temps qu'elle lui posait un défi de construction considérable. Si chaque film a son histoire, selon Neil Jordan, chaque film impose sa façon de la raconter. «Je n'aurais pas pu faire la même chose avec *The Crying Game*, par exemple. *Breakfast on Pluto* est une histoire picaresque; il n'y a pas de *navet dramatique complexe*, qu'on passe tout le film à dénouer. Le défi était nouveau pour moi, il m'a fallu trouver une formule cinématographique qui fonctionne.»

Après le désespoir sardonique de *The Butcher Boy*, Neil Jordan re-



SOURCE PATHE DISTRIBUTION

Breakfast on Pluto reconstitue le parcours d'un transsexuel lancé à la recherche de sa mère.

noue ici avec l'auteur Pat McCabe, dans l'écriture de qui il retrouve ses propres préoccupations, tant thématiques que narratives. «Je suis conscient du fait que les sujets de certains de mes films se recoupent, et que la plupart parlent du rapport entre la réalité extérieure, objective,

et la réalité intérieure, subjective, souvent fantaisiste, des personnages. Mais cette manière illustre la façon dont je perçois le monde, le cocktail d'horreur et de comédie qui se brasse dans ma tête», dit celui qui, arrivé au bout de la création de *Breakfast on Pluto*, s'est étonné que son film soit si drôle.

L'humour jaillit avant tout du personnage de Kitten (admirable Cillian Murphy), sorte de candide délégué, le cœur sur la main, dont on suit la courbe de sa vie autant que les montagnes russes de sa pensée — laquelle parfois s'emballa. De là à dire que ce héros entre deux sexes incarne l'Irlande contemporaine dans ses contradictions et ses

excès, il n'y a qu'un pas, que Jordan ne franchira pas. «Kitten n'est pas emblématique du tourment irlandais; il est au contraire la solution au tourment irlandais. Il est un idéal de bonté, de charme, de grâce, auquel tout le monde devrait aspirer. Sans doute qu'une personne comme ça n'a jamais existé. Mais ce serait génial si c'était le cas. Il appartient en partie au monde des anges.»

Au-delà du personnage, il y a le contexte, brutal, chaotique, dans lequel le destin de celui-ci s'inscrit. L'Irlande d'avant-hier, le Londres d'hier sont des univers familiers à Neil Jordan, dans lesquels il a évolué avant de les reconstituer à l'écran. «La plupart des histoires,

toutes provenances et sujets confondus, parlent de la perte de l'innocence. Ce film parle au contraire de la préservation de l'innocence. C'est en fait l'histoire d'un garçon qui veut garder son innocence intacte dans un monde chaotique.» Il y parvient grâce à la force de ses rêves. On y adhère grâce à la force exceptionnelle de ce quatorzième opus signé Neil Jordan.

Collaborateur du Devoir

PALMARÈS DVD ARCHAMBAULT

Résultats des ventes Du 27 décembre au 2 janvier 2006

- FILM/TÉLÉSÉRIE**
- 1 LE COEUR A SES RAISONS Saison 1
 - 2 C.R.A.Z.Y.
 - 3 MADAGASCAR
 - 4 HORLOGE BIOLOGIQUE
 - 5 ET DIEU CRÉA... LAFLAQUE Meilleurs moments: Saison 1
 - 6 POLAR EXPRESS
 - 7 STAR WARS EPISODE III Revenge Of The Sith
 - 8 LE TEMPS D'UNE PAIX Spécial Noël
 - 9 LES BOUGON Saison 1
 - 10 24 Complete Season 4

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR
- 2 LISE DION En spectacle
- 3 U2 Vertigo: Live From Chicago
- 4 YVON DESCHAMPS Intégrale: Années 70-80
- 5 ROCK ET BELLES OREILLES The Coffret
- 6 SOL En spectacle
- 7 MARIO JEAN Simplement... Mario Jean
- 8 100 LIMITE
- 9 LES DENIS DROLET Au pays de Denis
- 10 JUSTE POUR RIRE Juste le meilleur des galas 2005

UN FILM DE PAUL COWAN

LE PRIX DE LA PAIX

PRODUIT PAR L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA EN COPRODUCTION AVEC 13 PRODUCTION ET ARTE FRANCE

www.onf.ca/leprixdelapaix

À L'AFFICHE DU 6 AU 12 JANVIER 2006 À 12H15 ET 18H30

EX-CENTRIS 3536, boul. Saint-Laurent, 4^{étage} Billetterie (514) 847-2206

CINÉMA PARALLÈLE

NOMINATION AUX GOLDEN GLOBE
MEILLEUR ACTEUR-PHILIP SEYMOUR HOFFMAN

★★★★★
- PHILIP SEYMOUR HOFFMAN CRÈVE L'ÉCRAN!
ISABELLE HASSÉ, LA PRESSE

★★★★★
- QUEL FILM PASSIONNANT!
ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

4 NOMINATIONS AUX LEWIS & CLARK AWARDS
MEILLEUR FILM
MEILLEUR ACTEUR

★★★★★
GAGNANT
NEW YORK FILM FESTIVAL
BEST OF FESTIVAL
MEILLEUR FILM
BENNETT MILLER

Philip Seymour Hoffman
capote

13
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

VERBON ORIGINAL ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
VERBON ORIGINAL ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

PARISIEN EX-CENTRIS PARALLÈLE LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS
VOYEZ LA BANDE-ANNONCE WWW.CAPOTEFILM.COM

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 7 AU 13 JANVIER 2006

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

Culture

CINÉMA

Quand la paix est un miracle

LE PRIX DE LA PAIX

Réal., scén. et image: Paul Cowan. Montage: Nannele Halm. Musique: Jean Mallet. Canada-France, 2005, 83 min. Du 6 au 12 janvier au Cinéma Parallèle du Complexe Ex-Centris.

ANDRÉ LAVOIE

Vaste garde-fou humanitaire pour les uns, tour de Babel contemporaine pour les autres, l'Organisation des Nations unies devrait parfois réclamer une mission de paix pour protéger sa raison d'être tant elle est attaquée de toutes parts; son sous-financement fait d'ailleurs partie des dommages collatéraux de cette guerre idéologique.

Tout comme Sydney Pollack (*The Interpreter*), mais porté par des intentions politiques nettement plus à gauche, et sans les gros sabots de la fiction, le cinéaste Paul Cowan (*Democracy on Trial, Corps et âmes, Westray*) s'égare à son tour dans les corridors de l'ONU. Et lui aussi veut dévoiler les tourments de ceux qui s'y dévouent pour éviter des catastrophes se déroulant trop souvent sous nos yeux blasés. Dans *Le Prix de la paix*, il s'intéresse à la guerre civile qui ravage la République démocratique du Congo, pressentant que les choses pourraient ressembler au génocide rwandais, chronique d'un massacre annoncé qui traumatise encore le personnel de la maison de verre, accusé, en partie à tort, d'avoir laissé tout un peuple s'entretuer...



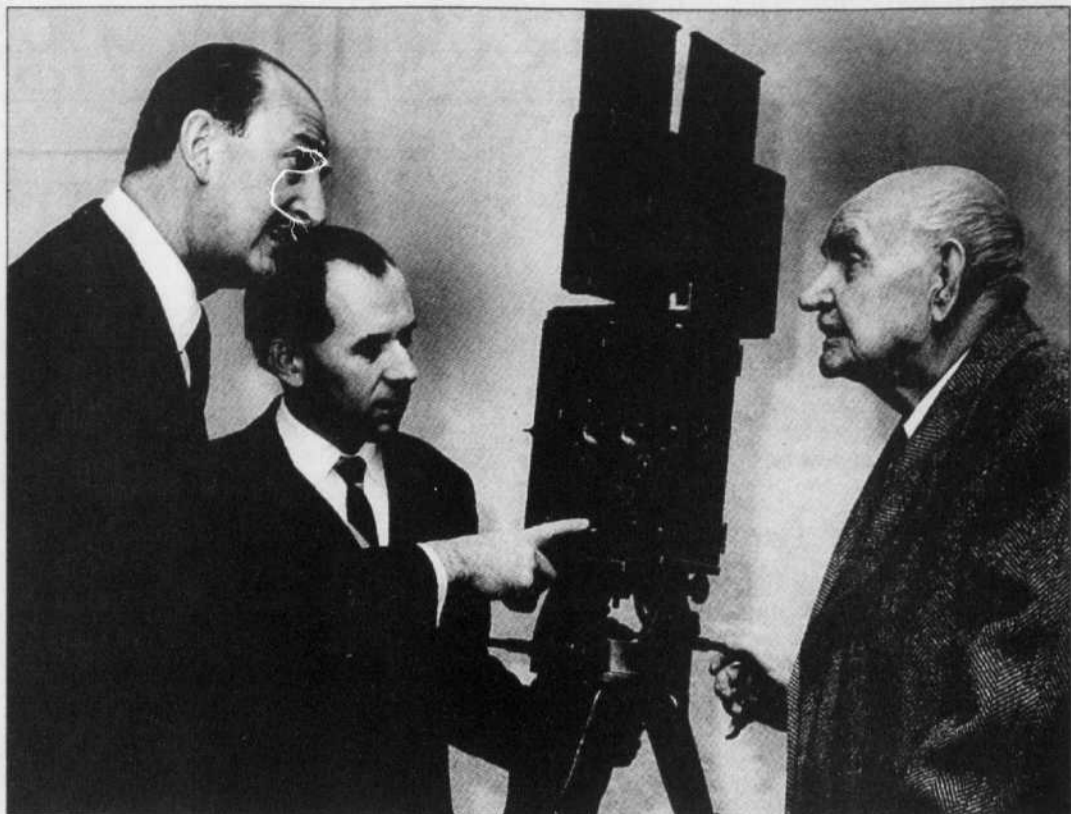
Le Prix de la paix s'intéresse à la guerre civile qui ravage la République démocratique du Congo.

En 2003, même après cinq ans de luttes fratricides et trois millions de morts, ce sont les Américains qui mènent le bal (diplomatique) en concentrant l'attention médiatique sur le déclenchement de la guerre en Irak; les Congolais, eux, crévent en silence, vidés de leurs ressources, comme l'or et le bois, par les rebelles et leurs voisins rwandais et ougandais. Paul Cowan s'attarde sur les efforts d'un petit groupe de travailleurs onusiens qui connaît les atouts, les faiblesses et les subtilités de cette machine semblable à aucune autre. Il observe cet incroyable ballet de réunions, de discussions, de conférences par satellite et de coups de téléphone «*à des ambassadeurs inquiets*» pour faire bouger des États frileux, ou vertueux sur papier seulement. Car derrière les formules et le protocole, le sort d'une nation, et celui de l'Afrique centrale si le Congo s'embrase, se joue à la fois dans les zones dévastées comme la province de l'Ituri et au Conseil de sécurité.

Profitant de ses entrées dans cet univers feutré mais bouillonnant, Cowan suit à la trace des personnes qui tentent de faire la différence, entre autres Jean-Marie Guéhenno, secrétaire général adjoint aux opérations de maintien de la paix, et surtout Meg Carey, responsable des affaires africaines et d'une dévotion exemplaire derrière sa froideur de technocrate. En fait, elle constitue un des piliers importants du *Prix de la paix*, montrant, le plus souvent par l'exemple, la somme colossale de travail à abattre pour tenter de persuader les belligérants (qui fonctionnent souvent dans une logique mafieuse...) de déposer les armes. À côté des discours idéalistes et ronflants, Meg Carey tente d'imposer sa logique implacable: une police efficace, des besoins ciblés, des Casques bleus en nombre suffisant pour faire face à la musique (des balles), bref, pas de temps pour le lyrisme.

Paul Cowan affiche une compassion infinie pour ces oubliés de l'histoire, cherchant à les sortir de l'ombre, question aussi de dénoncer leurs tortionnaires qui évitent la justice dans la plus choquante impunité. Même si l'on voudrait parfois qu'il détourne son regard devant l'horreur, les mutilations (faites par des machettes fabriquées à partir de vieilles suspensions de voiture...) et le dénuement extrême des populations civiles, ou encore le visage terrifiant des enfants-soldats, il redonne à l'ONU toute sa pertinence, sans pour autant nous faire croire que celle-ci puisse accomplir des miracles. Il n'en tient qu'aux États membres de faire en sorte que ceux-ci soient plus souvent la règle que l'exception.

Collaborateur du Devoir



JOHN DAGGETT / COLL. CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE / FONDS LÉON H. BELANGER

Michel Costom, Guy-L. Côté, fondateur de la Cinémathèque, et Léo-Ernest Ouimet avec sa caméra Pathé.

Cent ans du Ouimetoscope

La Cinémathèque québécoise célèbre le centenaire de la première salle de cinéma de Montréal, le 13 janvier prochain

ODILE TREMBLAY

Le 1^{er} janvier 1906, il y a cent ans et des poussières, Léo-Ernest Ouimet, pionnier du septième art en nos terres, ouvrait le Ouimetoscope, premier cinéma permanent de Montréal, qui connut un succès bœuf. Précisons que Ouimet s'était déployé tous azimuts, en amont comme en aval de cette industrie du septième art alors montante: exploitant de salle, distributeur, réalisateur, producteur.

Ça méritait bien un coup de chapeau. Que lui accorde la Cinémathèque québécoise le 13 janvier à 18h30 à la salle Claude-Jutra, en images, en boniments, en extraits sonores, etc., pour une soirée d'époque qu'animerait l'historien et professeur de cinéma Germain Lacasse, avec au piano Gabriel Bilodeau et à la chanson Claire Lefrenière, musicologue spécialisée dans les chansons urbaines de la Belle Époque.

«Je peux difficilement me coller à ce que disaient les bonimenteurs de l'époque. Ceux-ci utilisaient

souvent les textes de catalogues, résumés de films fournis par les producteurs comme Pathé aux exploitants de salles», explique Germain Lacasse.

Il se propose plutôt de commenter les courts métrages, de les remettre dans leur contexte historique, etc.

Fils d'agriculteur, né à Saint-Martin-de-Laval en 1877, d'abord électricien, Léo-Ernest Ouimet avait rencontré, alors qu'il préparait des éclairages pour le Théâtre national et le parc Somme de Montréal, des projectionnistes ambulants qui l'avaient mis au parfum du nouvel art dont il perçut très tôt les possibilités. Précisons que Ouimet, après avoir connu la gloire, succomba au mirage américain. En 1923, il produit à Hollywood *Why Get Married?*. Toujours en 1923, Ouimet connut des revers à son retour au pays. Il devait tristement finir comme gérant d'une succursale de la Commission des liqueurs du Québec jusqu'à sa mort à 80 ans, en 1957.

Autant le dire tout de suite: des

films tournés par Léo-Ernest Ouimet, il ne subsiste pas grand-chose. Germain Lacasse vous expliquera que les pellicules au nitrate de l'époque, si inflammables, rendaient les bobines suspectes aux compagnies d'assurances et au service des incendies de la ville. De fait, les œuvres partaient parfois en flammes en combustion spontanée. «Il est possible qu'il ait détruit lui-même certains de ses films avant son départ pour les États-Unis en 1922», précise Germain Lacasse.

De rares fragments

Mes espérances en 1908, le seul film entier du pionnier conservé à ce jour, ancêtre des vidéos maison, sera présenté lors de cette soirée-hommage. On y voit les enfants du cinéaste jouer avec le gramophone et l'activer, danser, sauter. Puis la petite famille est captée au jardin avec maman à la couture, petit garçon à la lecture du *Canard*, un journal satirique, petite fille à la poupee de chiffon, etc. Durée de *Mes espérances en 1908*: trois minutes.

Des fragments des bandes d'actualité de Ouimet subsistent également, comme *La Chute du Pont de Québec* (1907), *Le Congrès éucharistique de Montréal* (1910), *L'Incendie de Trois-Rivières* (1908), qui font partie du programme.

S'y ajoutent des films que Ouimet, avec son chapeau d'exploitant de salles, montra dans son cinéma après être allé se ravitailler à Paris et à New York. Tels *L'Assassinat du duc de Guise* par André Calmettes (1908) et la comédie *Max a un duel* de Max Linder (1911). Des extraits du documentaire d'André Gladu *La Conquête du grand écran* montrant Léo-Ernest Ouimet en train de sauter à la ronde.

Si *Mes espérances en 1908* met en scène les enfants de Ouimet, Léon Bélanger, son neveu, a filmé en 1948 ses propres enfants jouant avec Ouimet alors âgé de 70 ans, présenté aussi à la Cinémathèque. La boucle est bouclée.

«Pour les photos du Ouimetoscope, on s'est concentrés sur l'époque de l'ouverture avant 1910», précise Germain Lacasse. Le cinéma a connu bien des avatars, changement de nom, transformation complète avant sa fermeture au cours des années 1990.

L'historien du cinéma, bonimenteur pour la soirée, précise que des inédits seront au programme, non pas en matière de films, mais de musique. «Ouimet a également produit des partitions de musique en feuilles avec illustrations que les gens jouaient chez eux», issues de la collection du Ouimetoscope. Les spectateurs pourront entendre et regarder à travers les images fixes, entre autres, *La Complainte du Pont de Québec* de Raoul Collet ainsi que *La Polka du Ouimetoscope* et *Le Ouimetchiche* de Miro.

Claire Lefrenière va les chanter accompagnée par Réal Léveillé. Autre activité de la soirée-hommage: un programme-souvenir d'époque préparé par l'historien Jacques Clairoux sera offert aux spectateurs. Louis Bélanger, petit-neveu du pionnier, distribuera les authentiques bonbons Bélanger que les spectateurs de 1906 achetaient pour contourner l'interdiction des spectacles payants le dimanche. La Cinémathèque prévient que ce spectacle, qui n'est présenté qu'une fois tous les cent ans, est un *must*.

Le Devoir

SMCQ 40^e saison
Série montréalaise
Concert no 277

SOCIÉTÉ DE MUSIQUE CONTEMPORAINE DU QUÉBEC

**LA QUADRATURE DU CERCLE
QUATUOR BOZZINI**

Mardi 17 janvier, 20 h
Salle Redpath
Réservations 514.398.4547

Denys Bouliane, *Rumore sui* (2003)
Jean Lesage, *Quatuor à cordes III* (création)
Walter Boudreau, *Le Grand Méridien* (création)

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin
25 ans

Le violoncelle dans tous ses états

GYÖRGY LIGETI, CONCERTO POUR VIOLONCELLE
SERGUEÏ PROKOFIEV, SYMPHONIE CONCERTANTE POUR VIOLONCELLE ET ORCHESTRE
PIOTR ILYITCH TCHAIKOVSKI, SYMPHONIE N° 4

YANNICK NÉZET-SÉGUIN, chef
DENISE DJOKIC, violoncelle

LE LUNDI 23 JANVIER 2006, 19 H 30
Conférence-préconcert gratuite, 18 h 30

LE DEVOIR

PRÉSENTÉ PAR BANQUE NATIONALE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts
514 842-2112, 1 888 842-2112
www.theatre-maisonneuve.com



COLL. CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE / FONDS LÉON H. BELANGER
Le Ouimetoscope en 1907.

ALFRED BRENDDEL

Concert Saphir Pro Musica

MARDI, 31 JANVIER 2006, 19 H 30
AU THÉÂTRE MAISONNEUVE, PDA

PROGRAMME J. HAYDN
SONATES HOB. XVI:42 EN RÉ MAJEUR
HOB. XVI:50 EN DO MAJEUR

F. SCHUBERT
SONATE N°18, D 894 EN SOL MAJEUR

W. A. MOZART
FANTASIA EN DO MINEUR, K. 475
RONDO EN LA MINEUR, K. 511

BILLETTS: 60 \$, 50 \$ et 40 \$ (étudiants) (JEUX ET TAXES EN SUS)
BALCON: 40 \$ et 30 \$ (étudiants) (JEUX ET TAXES EN SUS)

En vente à la billetterie de la Place des Arts (514) 842-2112 ou
par le Réseau Admission (514) 790-1245

CGI

LIVRES

Circumnavigation littéraire



Suzanne Giguère

Si on devait ne donner qu'une raison pour lire *Un jardin de papier*, du romancier albertain Thomas Wharton, on pourrait simplement dire: parce que ce roman rend heureux.

Paru en 2001 sous le titre *Salamander*, *Un jardin de papier* évolue entre le rêve et l'imaginaire, bouillonne d'histoires et de mots, pose des énigmes, nous égare dans une multitude d'univers parallèles et d'effets de miroir. Peu importe où il nous mène, ce roman-dédales enchante, fait la part belle à la littérature, au pouvoir de la lecture et de l'imagination.

Véritable circumnavigation littéraire qui absorbe les rêveries d'un incroyable fabuliste, le roman mêle récit d'aventures et réalité historique, géographique et philosophique. Dans ce roman-labyrinthe, l'auteur reprend l'idée (utilisée à plusieurs reprises par Borges) selon laquelle l'ensemble de la littérature forme un seul continuum, une vaste trame, sans commencement ni fin, inépuisable. «Un livre de fiction qui serait le monde entier où toutes les histoires seraient racontées», comme le suggère l'écrivain Alberto Manuel dans la préface du roman.

Imagination foisonnante

«Un bout de papier en feu surgit sous la pluie. Un tapis volant en flammes s'abîme en sifflant sur les pavés mouillés de la rue.» Nous sommes en 1759. La ville de Québec fait encore partie de la Nouvelle-France, mais la bataille des plaines d'Abraham se prépare. Le colonel Bougainville (sous le commandement de Montcalm) pénètre dans une librairie qui vient d'être bombardée par les Anglais. Au milieu des ruines et des livres de brâis, il aperçoit une jeune femme. Elle s'appelle Pica. Elle a fait le tour du monde. Elle commence à lui raconter l'étonnante histo-

re qui l'a menée avec son père jusque dans l'Orient fabuleux du XVIII^e siècle. Le roman se scinde en cinq chapitres — *La cage aux miroirs*, *Le violon brisé*, *Le puits de légendes*, *Un jardin de papier*, *Le palais des merveilles* — dans un enchevêtrement de fragments réels et irréels, de rêves, de contes et de légendes.

En 1717, les bruits de bottes résonnent dans toute l'Europe. Le comte d'Ostrov a perdu son fils unique durant le siège de Belgrade. Il s'isole dans son château aux murs coulissants et aux planchers mobiles animés par un mécanisme dont les chuintements et les cliquettements forment une étrange musique. Le comte, un excentrique passionné de cryptogrammes, de bizarreries mathématiques, de devinettes et de paradoxes philosophiques, rêve d'un livre infini sans commencement ni fin. Il fait venir de Londres un imprimeur, artisan exceptionnel, Nicolas Flood, et lui demande de créer ce livre parfait qui contiendrait les histoires de tous les livres du monde entier.

Absorbé tout entier dans la quête de ce livre absolu, Flood entreprend un périple avec sa fille Pica qui le conduit de Venise à Alexandrie, à Guangzhou (Canton), à Ceylan, au Cap, à Madagascar et à Londres. Sur leur route ils croisent des personnages tout droit sortis d'un cirque ou des Mille et une nuits: Djinn, le Chinois Ethiope mélancolique, joueur de luth, âgé de trois cents ans, qui se laque le corps pour ne pas vieillir, Ludwig, l'automate en porcelaine aux jointures de bronze, Amphitrite, la célèbre pirate et sa bande d'aventurières, Kirshner, le forgeron vénitien qui crée des automates, et l'abbé de Saint-Foix, qui parcourt le monde en tant qu'interprète des livres anciens.

Les histoires de tous ces personnages s'entrelacent les unes dans les autres. Flood les imprime sur les feuilles qu'il découpe soigneusement dans le rouleau de papier fin acheté en Chine. Il choisit comme emblème du livre infini la salamandre, symbole rassurant pour les artisans du livre, l'animal mythique vivant dans le feu sans se consumer. D'autres histoires sourdent du livre, des contes et des légendes qui

illustrent la richesse foisonnante de l'imagination du romancier. Comme *La légende de Seshat*.

Avant que ne soit incendiée la bibliothèque d'Alexandrie — «cette fontaine de sagesse païenne» —

Dans le sillage des romans d'aventures de Laurence Sterne et de R. L. Stevenson, un roman qui rend heureux

par les moines chrétiens, un vieux bibliothécaire équipe les copistes d'épines d'oursins et d'encre à base d'huile d'acacia et ordonna qu'on inscrive le texte de chaque livre sur la peau d'un homme. Les hommes-livres furent exécutés par leurs ennemis. Seule une femme, une esclave abyssine, échappa aux massacres. Elle erra pendant des années dans l'empire des conquérants chrétiens, gardant caché le dernier livre de la célèbre bibliothèque. Au fil du temps, un petit groupe de lecteurs fidèles à qui elle avait révélé son secret s'assembla autour d'elle. On raconte que le livre tatoué sur sa peau portait sur l'art de ne jamais mourir... Vieillesse, elle prit soin de faire copier ses tatouages sur l'une de ses jeunes disciples.

Les histoires fantastiques de Thomas Wharton sont présentées comme véridiques. Ne vous étonnez pas si vous vous y reprenez. Grâce à une imagination en permanente expansion et à un art subtil et allusif, le romancier plonge le lecteur dans un état second où la réalité prend un relief étrange et dépayant. Voici l'histoire du lecteur jardinier. Un jour, en ratissant, il remarque le cordon rouge d'un marquage qui dépasse entre deux dalles de pierre à moitié cachées par un mimosa. Il les soulève et parvient à arracher le livre des épaisses racines. Il cache le livre à la couverture de bois, aux pages alourdis d'humidité et à l'odeur âcre dans un repli de sa tunique.

Il se retire dans son atelier, ouvre le livre, tourne les pages. La résine de pin lui colle aux doigts. Quand il se met à lire, chaque page jaunit lentement, se fane, se détache et tombe sur le sol carrelé. Le jardinier ramasse les feuilles en hâte et court les enterrer secrètement à l'endroit où il a vu le livre la première fois. «Je suis persuadé qu'au printemps prochain le livre sera la première promesse de vert à émerger du blanc sommeil de l'hiver.» Pendant les pluies, il sort pour inspecter les pousses tendres et observer les escargots qui se traînent sur leurs nervures délicates, persuadé

qu'il pourra bientôt relire un livre à la fois familier et entièrement nouveau.

Un pur plaisir de lecture

«Les livres se mettent à exister lorsque quelqu'un les rêve», affirme un des personnages du roman. Fable gigogne à propos des rêves qui inspirent les écrivains, *Un jardin de papier* fait aussi rêver le lecteur qui vient y ajouter sa propre histoire, ouvrant un champ de lectures infini. L'écrivain fabuliste résume en une phrase la nécessaire complicité du lecteur: «Le travail n'est pas fini tant qu'un lecteur n'a pas le livre entre les mains.»

Le temps, les choses de ce monde et leur persistance muette, le goût de la connaissance qui «vous laisse toujours sur votre soif», la recherche du bonheur qui durerait toute une éternité, d'autres chemins s'offrent encore au lecteur plus porté sur la philosophie.

Relevant du fantastique moderne, de l'insolite, de l'érudition, *Un jardin de papier* peut paraître a priori un exercice brillant et byzantin destiné à une élite littéraire. Tout est là: le jeu avec le récit en zigzag qui enchevêtre des aventures parallèles ou successives, la dislocation de l'intrigue et du temps, l'écriture qui procède par bonds, s'interrompt par des digressions, se désaxe, les personnages qui surgissent et repartent sans cesse. Et pourtant, l'intérêt du lecteur est constamment maintenu par la progression du récit apparemment anarchique mais en réalité très structuré. Le ton naturel qu'adopte le romancier, proche de la conversation familière, suscite un pur plaisir de lecture.

Finalement, on ne souhaite qu'une chose au lecteur: qu'il trouve le temps de faire ce voyage imaginaire dans le sillage des romans d'aventures de Laurence Sterne et de R. L. Stevenson, en le savourant lentement.

Collaboratrice du Devoir

UN JARDIN DE PAPIER

Thomas Wharton (Canada)
Traduit de l'anglais par Sophie Voillot
Alto
Montréal, 2005, 428 pages

PHILOSOPHIE

La postérité de Michel Foucault

Deux ouvrages récents témoignent de l'actualité de l'œuvre du philosophe

GEORGES LEROUX

Vingt ans après sa mort, la pensée de Michel Foucault continue d'exercer une réelle influence. Alors que la publication de son enseignement montre surtout la richesse de ses analyses philosophiques et historiques, des colloques tenus récemment au Québec permettent de mesurer la fécondité de son travail en sciences humaines. La publication d'actes est toujours une entreprise risquée, mais dans deux livres récents on trouvera un ensemble de contributions ouvertes et accessibles qui font la preuve que la lecture de Foucault peut être réellement productive pour la compréhension de la société contemporaine.

Le premier de ces ouvrages a été préparé par Alain Beaulieu, et il paraît dans une collection, «Mercur du Nord», qui ne manque pas d'audace dans la promotion de la pensée politique. Consacré à la question du contrôle social, ce recueil prend sa source dans le projet de confronter l'approche de Foucault avec des pratiques concrètes. Sensible aux engagements sociaux et politiques du philosophe, le responsable de ce livre a invité à la fois des théoriciens et des praticiens à discuter les modèles du pouvoir et du contrôle qui sous-tendent la réflexion de Foucault. Autant les pratiques de la psychiatrie que les modèles judiciaires sont passés au crible. Une lecture croisée de Foucault, Agamben et Negri intéressera tous ceux qui réfléchissent sur le biopolitique aujourd'hui (P. Di Vittorio). De même, des prolongements dans le domaine de l'institution de la recherche (F. Piron) et une passionnante table ronde sur Foucault et la théorie critique. Rien de lourd et d'académique ici, tout est vivant dans ce livre qui touche les grands enjeux perçus par l'œuvre de Foucault.

Le second recueil fascine, tant il semble émerger d'une entreprise paradoxale: comment Foucault aurait-il jugé un effort provenant du monde des organisations et de la gestion? Les responsables de ce collectif sont conscients de la difficulté de retourner le questionnement sur la gouvernabilité en théorie des organisations, mais tel n'est pas vraiment leur propos: soucieux d'abord d'évaluer une approche très représentée dans la réflexion des sciences humaines, les auteurs proposent surtout des explorations critiques dans plusieurs domaines. Le cas de la discipline d'atelier ou celui des conventions collectives illustrent bien l'ouverture de ce livre à des questions concrètes sur le terrain de la gestion. De riches bilans critiques seront utiles à tous ceux, et ils sont nombreux, qui veulent sortir des paramètres un peu étroits des *business schools*. On peut penser autrement, c'est la démonstration que fait ce livre unique en son genre. Je le conseille-



ARCHIVES LE DEVOIR

Michel Foucault

rais à tous ceux qui désespèrent de l'utilité des sciences humaines: ses analyses montrent que la pensée critique est sortie de l'académie des philosophes et qu'elle a migré vers des domaines qu'on ne pouvait pas prévoir il y a à peine dix ans.

Collaborateur du Devoir

MICHEL FOUCAULT

ET LE CONTRÔLE SOCIAL

Alain Beaulieu,
sous la direction de
Presses de l'Université Laval,
«Mercur du Nord»
Québec, 2005, 292 pages

GOUVERNEMENT,

ORGANISATION

ET GESTION: L'HÉRITAGE

DE MICHEL FOUCAULT

Armand Hatchuel, Éric Pezet,
Ken Starkey et Olivier Lenay,
sous la direction de
PUL

«Sciences de l'administration»

Québec, 2005, 467 pages

2005 20^e anniversaire
Les Voix humaines
Susie Napper & Margaret Little, violes de gambe

CONCERT BÉNÉFICE
mercredi 11 janvier 2006, 20h

the plaintive viols

Les *Sept Lachrimae* de John Dowland
Une soirée intime agrémentée de poèmes de Robert Burton (contemporain de Dowland) tirés de «The Anatomy of Melancholy», lus par Sean McCutcheon et François Filiatrault.

Suivi d'une réception en compagnie des musiciens Sylvain Bergeron, luth, et le Consort de Violes des Voix humaines (Margaret Little, Susie Napper, Mélisande Corriveau, Elin Söderström et Jivko Georgiev)

Billets : 120 \$ Reçu de charité pour 100 \$
En prime, recevez le plus récent CD des Voix humaines, *Les Délices de la Solitude* de Michel Corrette
Crypte de la Chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours (60 places)
400, rue Saint-Paul est, Montréal

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS 514-223-1186

www.lesvoixhumaines.org

JEUNESSES MUSICALES CANADIENNES PRÉSENTENT

DES SAMEDIS EN COMPAGNIE DES PLUS AUDACIEUX VIRTUOSES DE LA RELÈVE LA MUSIQUE SUR UN PLATEAU

14 JANVIER 20H
MUSICA 3
TRIO MUCZYNSKI
AIRAT ICHMOURATOV, clarinette
LUO DI, violoncelle
EVGENIA KIRJNER, piano

DES DIMANCHES EN MUSIQUE LA MUSIQUE, C'EST DE FAMILLE!

22 JANVIER 11H - 13H 30
LA PASSION DE MAX
BRUNO ROY ET MARIO ROY, percussions

CONFÉRENCES SUR LES CASTRATS
AVEC FRANÇOIS FILIATRAULT HISTOIRE SOCIALE ET MUSICALE

5 FÉVRIER 14H
FARINELLI, LE PLUS GRAND DE TOUS

UNE SALLE DE CONCERTS À DÉCOUVRIR - RÉSERVEZ VOS PLACES!

MAISON DES JAC
305, AV. DU MONT-ROYAL EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1P8
TÉLÉPHONE : 514 845-4108, poste 221 - info@jeunessemusicales.com
www.jeunessemusicales.com

Arrière-scène

Dans les coulisses des métiers de la musique

Cette semaine : la musique publicitaire

Dimanche 18 h



TV5.ca

LIVRES

ENTREVUE

Dis-moi
ce que tu manges...

SÉBASTIEN BARANGÉ

Il y a ceux qui vont au bout du monde pour exercer leur profession d'anthropologue, il y en a d'autres qui ne font que pousser la porte du voisin, ou plutôt regarder par le trou de la serrure. Le sociologue Jean-Claude Kaufmann fait partie de cette dernière catégorie. Depuis plus de vingt ans, il traque la vie quotidienne de ses contemporains, sur la piste des vêtements pour analyser le couple dans *La Trame conjugale*, du coup de foudre et de l'amour dans *Premier matin*, et aujourd'hui de la cuisine dans *Casseroles, amour et crises*.

Bien entendu, parler cuisine est tendu. Ici comme en France, les émissions de cuisine se multiplient à la télévision. Les livres de cuisine envahissent les librairies et font souvent partie des meilleures ventes.

Personne ne peut vraiment y échapper: on aime parler de la cuisine et des plats qu'on confectionne. Mais derrière tout cela, il y a des habitudes et des pratiques qui en disent long sur qui nous sommes vraiment.

Jean-Claude Kaufmann pousse la porte de la cuisine et le fait avec le regard, non professoral, du sociologue sympathique et intelligent. Il pensait bien découvrir un monde riche et complexe, mais, rieur, il avoue qu'il s'attendait «à de moins grandes différences, des univers multiples, une diversité inouïe».

Casse-tête dans l'assiette

Dans les épiceries, on ne sait plus qui penser: OGM, vache folle, gras trans... Manger devient un véritable casse-tête. *Aujourd'hui, on vit de plus en plus dans un monde de complexité et chaque information dans les journaux est la base d'un nouveau questionnement contradictoire*, analyse Kaufmann, avant d'ajouter: «Le livre a d'ailleurs failli s'appeler *Casseroles, amour et prise de tête*».

Gastronomie, cuisine santé, cuisine rapide, cuisine passion, il y a sans cesse des choix à faire et des contradictions de plus en plus aiguës. Le sociologue donne l'exemple des Français qui tentent de tout concilier, «réflexions diététiques par rapport à la santé et l'envie de plaisir», quitte à arranger un peu la vérité. Dans son enquête, Kaufmann nous fait découvrir Prune, une jeune femme qui ne cède pas aux aliments allégés et trouve son salut dans «le naturel». Son exemple? Les saucisses. C'est naturel puisque ça vient de chez le boucher. Elles sont donc bonnes à tout point de vue, selon elle... Mais le sociologue nous explique que le commerçant n'a du boucher que le costume, puisqu'il travaille dans un supermarché. «Les Français trafiquent leurs arguments pour faire en sorte, que ce qui est bon du point de vue diététique devienne bon du point de vue du plaisir», alors que les Allemands, autre exemple, «vont avoir à un moment le réflexe santé et à d'autres moments vont choisir une bonne bière et des saucisses».

Pour vivre avec ce tiraillement quasi quotidien, Kaufmann remarque que «les gens s'en sortent par la pensée magique. C'est l'exemple du pamplemousse: parce qu'un jour on dit que c'est bon, alors je mange du pamplemousse, donc je suis du bon côté; il y a l'idée de faire un classement autour du bien et du mal».

Le rituel de la table

C'est ce qu'il y a dans l'assiette, mais aussi la façon de manger qui a complètement changé. «Dans toutes les familles aujourd'hui on voit une inventivité incroyable pour créer de nouveaux rituels», confie encore surpris Jean-Claude Kaufmann. Il n'y a pas si longtemps, on appartenait au camp de la cuisine traditionnelle, celle de nos campagnes, ou à celui de la cuisine bourgeoise, plus élaborée. *Aujourd'hui, il n'y a même plus de modèle, il y a une offre énorme avec un vrai plaisir de la découverte, de la différence, de picorer dans l'exotisme*, fait remarquer l'auteur. Les jeunes qui s'installent font par exemple une cuisine très simple: «une base, le filet de poulet, et des épices magiques. Alors là, c'est tout un univers qui s'ouvre: ce soir chinois, demain mexicain. Hop! un petit coup d'épices!».

Kaufmann revisite aussi toutes les étapes de la vie familiale et les pratiques alimentaires qui y sont associées. «Les repas marquent les passages», dit-il. On se rencontre, on s'invite, la table devient alors complice de la séduction en marche, puis «une vie conjugale légère s'installe». L'arrivée de bébé va ensuite tout régulariser. «Les horaires vont être plus stables. On va se mettre à des tables plus classiques.» Les enfants amènent même certains paradoxes: «Avec bébé, alors qu'on a plein de choses à

faire, on s'engage très, très fort à faire les purées fraîches.» La table suit donc des étapes très codées.

Arrive aussi un moment où la conversation s'étiole à table, le couple a alors besoin de ce que Jean-Claude Kaufmann appelle «les petits "repas-plus"», qui font qu'on peut revivre.

Le petit apéro magique

Le petit apéro — on dirait ici le 5 à 7 —, «c'est l'idée d'être entraîné, de lâcher les amarres du monde ordinaire et de décoller, d'oublier son individualité pour être avec l'autre». Sans trop de préparation nécessaire, sans formalité, le petit apéro décrit par Kaufmann semble devenu une bulle pour s'évader tout en gardant la fonction conviviale et même le plaisir gustatif de la table. «Autrefois, c'était juste la boisson, dans les milieux populaires; maintenant, il y a de plus en plus de la nourriture autour, des tapas, presque un repas», raconte l'auteur, qui ajoute que «cet usage de l'alcool est un héritage des premières sociétés où, autour de l'autel, il était un instrument divin qui permettait l'extase, l'envol, la communion avec les dieux».

Comme le dit en riant Kaufmann, qui replace toujours ses études dans le contexte de l'évolution historique, «on n'efface pas cette histoire aussi vite qu'on le croit». Jean-Claude Kaufmann met donc en lumière ces invisibles: l'histoire et les croyances anciennes qui nous pétrissent, les tiraillements et les impératifs contemporains. On découvre un peu de nous-mêmes dans tous les personnages de cette étude et dans les pratiques de chacun. Et quand la prochaine fois on dira «à table!», on saura alors mieux comment tout ce théâtre s'anime.

Collaborateur du Devoir

CASSEROLES, AMOUR
ET CRISES

Jean-Claude Kaufmann
Armand Colin
Paris, 2005, 342 pages

Concert-bénéfice
Radio Ville-Marie
Œuvres pour piano solo de
Wolfgang Amadeus Mozart
à l'occasion de son 250^{ème} anniversaire
Pierre Jasmin

Vendredi 27 janvier 2006
20h00
Salle Pierre-Mercure
du Centre Pierre-Péladeau
300, rue de Maisonneuve Est
Métro Berri-UQAM, sortie Saint-Denis
Billet 20 \$
Réseau Admission: (514) 790-1245
Informations: Département de musique UQAM
(514) 987-4174

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Marcel Trudel:
entre science et polémique

Louis Cornélius

L'œuvre de l'historien Marcel Trudel est monumentale. Pionnier québécois de l'histoire scientifique, méthodique et rigoureuse, qui s'oppose à l'histoire-éloquente, à l'histoire-sentiment et à la «belle histoire», comme le souligne à juste titre le doctorant Mathieu d'Avignon, Trudel a renouvelé notre connaissance de la Nouvelle-France en la revisitant avec une passion scientifique peu commune. A rebours de ses prédécesseurs qui nous redonnaient notre passé pour attiser notre fierté nationale, celui qui avoue être entré en histoire comme on entre en religion a choisi de procéder à un «travail de réévaluation» des héros de la Nouvelle-France dans un souci de vérité historique.

Aujourd'hui octogénaire et plus ou moins retraité, Trudel continue néanmoins d'intervenir occasionnellement dans les débats historiques pour rappeler, entre autres, que le Régime français ne fut pas le paradis que certains nationalistes s'entêtent à dépeindre. Toujours vive, audacieuse et volontairement polémique même si elle prétend se réclamer de la science, sa voix fait encore plaisir à entendre parce qu'elle est celle d'un vieux sage qui n'a rien perdu de l'énergie intellectuelle de sa jeunesse.

C'est elle que l'on retrouve avec joie dans *Connaître pour le plaisir de connaître*, un «entretien avec l'historien Marcel Trudel sur la science historique et le métier d'historien au Québec» mené par Mathieu d'Avignon en 2000 et 2003. Extrêmement stimulant et centré sur l'essentiel, cet opuscule

le déborde de vie, de passion, d'intelligence et nous fait redécouvrir un érudit animé par le goût du partage.

Dès l'ouverture, quand Trudel parle de la différence entre notre conception du temps et celle des habitants de la Nouvelle-France, on sait déjà que le parcours sera fascinant. A l'époque du Régime français, explique l'historien, «le temps ne compte pas». Pour celui, par exemple, qui décide de faire le voyage outre-Atlantique, c'est en semaines et en mois que l'attente et les retards se comptent. Quand Frontenac veut faire réparer le toit du Château Saint-Louis à Québec qui coule, il doit écrire en France pour demander des tuiles. La réponse ne vient qu'au printemps suivant et lui demande des informations supplémentaires. Nouvelle lettre, donc, et réponse au printemps qui suit, pendant que le toit coule toujours. Le jour de l'arrivée du bateau devant contenir les fameuses tuiles, on se rend au quai pour découvrir qu'elles ont été oubliées sur le quai de La Rochelle! «C'est du roman quasiment», conclut Trudel, mais c'est vrai, c'est comme ça que ça s'est passé. Une anecdote révélatrice de l'évolution de notre rapport au temps. Imaginez, en effet, une histoire comme celle-là aujourd'hui!

Mathieu d'Avignon s'inspire ensuite des étudiants d'aujourd'hui, qu'il semble bien connaître, pour demander à Trudel: «Qu'est-ce que ça donne l'histoire?» De la culture, répond d'abord le maître, le plaisir de connaître pour connaître. Se doutant probablement du caractère insuffisant d'une telle affirmation en une époque où domine le culte de l'utile, Trudel s'empresse d'ajouter que l'histoire est aussi un instrument de lucidité. A l'égard du passé, d'abord, qu'il s'agit de considérer avec réalisme. Non, les Canadiens français n'ont pas été que valeureux et généreux et, oui, ils ont participé à des mas-

sacres d'Amérindiens et se sont adonnés à l'esclavage. «Demandez-moi si je veux vivre en Nouvelle-France, dit Trudel, et je réponds: "Pas une minute! Il n'y a pas d'imprimerie, pas de bibliothèques, pas de presses, ni liberté d'expression. Bon! Non!"»

Lucidité à l'égard du présent, ensuite, suggère-t-il dans un de ces passages provocateurs dont il a le secret: «Comment se fait-il que la première réaction des Canadiens français, c'est d'abord d'être contre? C'est qu'on a toujours vécu contre quelqu'un ou contre quelque chose: les Anglais, le protestantisme, les Amérindiens, les étrangers, parce qu'un étranger, on ne sait pas d'où il vient, ce qu'il apporte, ce qu'il vient faire.» Cette réaction de défense, Trudel la retrouve même dans l'attitude du Québec vis-à-vis du fédéral, et cela semble le désoler. On pourrait, pourtant, à lui qui les aime tant, lui donner plein de raisons objectives qui justifient cette attitude. On sera d'accord avec lui, toutefois, pour se réjouir du fait que l'histoire, enfin, «nous amène à nous occuper des Amérindiens», même si c'est encore trop peu.

Rigueur

Opposé à l'utilisation politique de l'histoire à la manière de Groulx et de Brunet, Trudel déclare que «le métier d'historien réside dans la reconstitution du passé. Je pense que c'est le rôle de l'historien d'essayer de faire revivre le passé d'une façon aussi rigoureusement exacte que possible». C'est au nom de cette rigueur, qui remplace le prophète par l'érudit, que Trudel malmène la mémoire des Cartier, Talon, Champlain et Madeleine de Verchères. Scientifiques, ces réévaluations développées plus à fond dans *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec?* Elles s'appuient, en tout cas, sur des documents originaux que l'historien iconoclaste — et c'est par là qu'il fascine vraiment — interprète à sa guise, mettant ainsi

la science au service de la polémique et vice versa.

Compte tenu de l'âge avancé de Trudel, on pourrait le croire devenu, comme plusieurs de ses semblables, enclin à une certaine nostalgie. Nous chantera-t-il, à l'instar de plusieurs Québécois instruits et vieillissants, la grandeur du collège classique? Déplorera-t-il la dégradation actuelle du savoir historique? La encore, Trudel surprend en dénonçant le piètre enseignement de l'histoire dispensé dans les collèges classiques. Ces professeurs, rappelle-t-il, «n'avaient aucune formation en histoire» et imposaient des pensums sur l'Égypte «alors qu'il aurait fallu commencer par l'histoire immédiate, celle qu'on vivait, celle des parents, des grands-parents, des traditions qui se répandaient dans les familles. Enfin, commencer par l'histoire vivante et remonter, c'est ce qu'on aurait dû faire. Actuellement, d'après ce que je comprends, c'est ce qu'on pratique dans les écoles.» Et vian dans les dents des conservateurs frustrés qui confondent la nécessité de donner du sens aux savoirs avec la complaisance dans le vécu! Trudel affirme même que la population du Québec «connaît beaucoup plus son histoire qu'avant».

Pour avoir donné la parole à un remarquable historien qui n'est avarié ni de son érudition ni de ses saines provocations, Mathieu d'Avignon doit être remercié.

louiscornelius@parroinfo.net

CONNAÎTRE POUR LE
PLAISIR DE CONNAÎTRE

ENTRETIEN AVEC L'HISTORIEN

MARCEL TRUDEL

SUR LA SCIENCE HISTORIQUE

ET LE MÉTIER D'HISTORIEN

AU QUÉBEC

Mathieu d'Avignon

Presses de l'Université Laval

Saint-Nicolas, 2005, 80 pages

PALMARÈS
LIVRES
ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 27 décembre 2005 au 2 janvier 2006

ROMAN

- 1 **DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE...**
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 2 **HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...**
J.K. Rowling (Gallimard)
- 3 **COMME UNE ODEUR DE MUSCLES**
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 4 **LE ROMAN DES JARDINS**
Alexandre Jardin (Grasset)
- 5 **MEURTRES À LA CARTE**
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- 6 **ANGES ET DÉMONS**
Dan Brown (JC Lattès)
- 7 **IL FAUT PRENDRE LE TAUREAU PAR...**
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 8 **MA VIE AVEC MOZART**
Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- 9 **MONDE DE NARNIA T. 7**
Lewis Clive Staple (Gallimard)
- 10 **ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR**
Francine Ruel (Libre expression)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 **BRISER LE SILENCE**
Michel Vastel (Libre Expression)
- 2 **ALIMENTS CONTRE LE CANCER**
Richard Béliveau (Trécarré)
- 3 **A LA DI STASO**
Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
- 4 **ASTÉRIX T. 33 LE CHIEL LUI TOMBE...**
R. Goscinny / A. Uderzo (Hachette)
- 5 **JACQUES DEMERS EN TOUTES LETTRES**
Mario Leclerc (Stanké)
- 6 **MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR**
Minçavi (Minçavi)
- 7 **RECETTES DE JANETTE**
Janette Bertrand (Libre Expression)
- 8 **LE GUIDE DE L'AUTO 2006**
Collectif (Trécarré)
- 9 **LE GUIDE DU VIN 2006**
Michel Phaneuf (Homme)
- 10 **CÉLINE DION**
Jenna Glatzer (Mayer)

LIVRE DE POCHE

- 1 **BOIS TON THÉ FORT, TU VAS PISSER...**
Fred Pellerin (Sarrazine)
- 2 **DA VINCI CODE**
Dan Brown (Pocket)
- 3 **AMOS DARAGON T. 9**
Bryan Perro (Intouchables)
- 4 **UN PETIT PAS POUR L'HOMME**
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- 5 **UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI**
Gil Courtemanche (Boréal)
- 6 **ET SI C'ÉTAIT VRAI**
Marc Levy (Pocket)
- 7 **HISTOIRE DE '71**
Yann Martel (XYZ)
- 8 **HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX**
J.K. Rowling (Gallimard)
- 9 **NARNIA T. 1: NEVEU DU MAGICIER**
Lewis Clive Staple (Gallimard)
- 10 **GEISHA**
Arthur Golden (Libre de poche)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 **THE BROKER**
John Grisham (Dell)
- 2 **LOVE SMART**
Phil McGraw (Simon & Schuster)
- 3 **TEACHER MAN**
Frank McCourt (Simon & Schuster)
- 4 **MEMORIES OF JOHN LENNON**
Yoko Ono (William Morrow)
- 5 **CAN YOU KEEP A SECRET**
Sophie Kinsella (Dell)
- 6 **CROSS BONES**
Kathy Reichs (Pocket)
- 7 **INSIDE OUT**
Nick Mason (Phoenix)
- 8 **STAR WARS: DARK LORD**
James Luceno (Del Rey)
- 9 **THE LAZARUS VENDETTA**
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- 10 **THE BEATLES: THE BIOGRAPHY**
Bob Spitz (Brown Little)